

Guillaume Gallant

**DIALOGUES DES DIVINITÉS
CONTEMPORAINES**

1

La Superstition et le Travail

LA SUPERSTITION

Rien ne sert de me cacher à moi-même la vérité ; et même si je le voulais, cela me serait impossible. Hélas ! ma belle époque est irrémédiablement passée. Après avoir régné en reine sur les hommes pendant des millénaires, voilà que mon empire sur eux diminue de jour en jour, et que beaucoup, ne se contentant pas de m'ignorer, ont même l'audace de se moquer de moi. Jadis les Dieux jaloux du bonheur des mortels, qui m'ont envoyée parmi eux pour les empêcher d'être heureux, pouvaient être fiers de moi. Aux maux bien réels que la plupart d'entre eux devaient supporter quotidiennement, j'ai eu la bonne idée d'ajouter la crainte de maux futurs qui n'étaient, selon mes dires, rien de moins que les châtiments que leur réservaient les Dieux, si jamais ils avaient le malheur de leur déplaire, soit en désobéissant à leurs commandements expressément formulés, soit en ne se pliant pas à l'un de leurs nombreux caprices, souvent obscurs et changeants. J'ai porté mon art à un tel degré de perfection que, non contente de les pousser à craindre des maux pouvant réellement se produire durant leur vie terrestre, j'ai inventé une vie après la mort dans le seul but de les épouvanter, en leur faisant imaginer les tourments infinis et éternels auxquels les Dieux courroucés pouvaient, selon leur bon plaisir, les condamner ; et de leur promettre une félicité parfaite et éternelle, s'ils parvenaient à mériter la faveur des Dieux, notamment en se résignant à leur triste sort et en supportant patiemment les maux, la misère et les calamités auxquels ces derniers, dans leur sagesse insondable, auraient jugé bon de les exposer. Mais comme les Dieux – même par l'intermédiaire de la modeste exécutante que je suis – ne font jamais rien en vain, comme tout ce qui existe dans la Création sert à atteindre une fin donnée, ils ont jugé superflu de créer ce Paradis et cet Enfer. Car la seule croyance, parmi les hommes, a suffi jusqu'à très récemment à les rendre pour la plupart malheureux et misérables, et à les détourner d'une recherche réfléchie du bonheur pendant leur existence terrestre, laquelle n'aurait en effet aucune valeur

comparativement à leur salut éternel. Ah ! quel beau spectacle c'était de voir les maîtres des hommes les gouverner avec une main de fer, sous prétexte qu'ils tenaient leur couronne d'un Dieu omniscient et tout-puissant, qui en réalité se moquait aussi bien d'eux que de leurs sujets ; de voir même ces rois perdre la tête et délirer, pour servir contre leurs intérêts des croyances qui devaient les aider à établir solidement leur pouvoir excessif ; de voir les peuples user du fer et du feu les uns contre les autres, pour des chimères et des peccadilles ridicules aux yeux des principaux concernés, les Dieux eux-mêmes ; et, encore mieux, de voir un même peuple se déchirer lui-même, toujours pour des raisons aussi futiles ! Malheureusement, c'est là une ère révolue, ou à peu près. Et pourquoi donc ? Parce les Dieux, sans tenir compte de mes bons et loyaux services et du succès avec lequel je me suis acquittée de la noble mission qu'ils m'avaient confiée, ont décidé de favoriser, à mes dépens, le premier venu, le Travail. Allez savoir pourquoi ! Car les hommes, en consacrant leur vie au Travail, ne deviennent-ils pas moins sensibles aux craintes que je leur ai pourtant inspirées depuis le début des temps ? Car ne travaillent-ils pas au bonheur terrestre que les Dieux entendaient leur refuser en m'envoyant en ce bas monde ? Si je ne les connaissais pas personnellement, je m'imaginerais qu'ils ont tout bonnement changé d'idée, et qu'ils veulent désormais le bien des hommes, en me tenant à l'écart. Mais c'est impossible ! Décidément, les desseins des Dieux me dépassent !

LE TRAVAIL

Allons donc, ma vieille, ne te tourmente pas ainsi inutilement ! Voilà déjà longtemps que je te cherche pour tirer les choses au clair avec toi, et aussi pour te faire une proposition que tu ne pourras pas refuser. On dirait que tu me fuis comme la peste. Mais maintenant je t'ai attrapée, et je ne te laisse pas filer !

LA SUPERSTITION

Comment peux-tu me parler avec autant de familiarité ? Ne vois-tu pas que je suis la Religion, et que je suis l'envoyée des Dieux sur terre, chargée d'apporter aux hommes la Vérité, le Bien et la Justice ?

LE TRAVAIL

Ne prends pas ces grands airs avec moi ! Je t'ai vue assez longtemps à l'œuvre pour savoir qui tu es vraiment. Si j'évite souvent de t'appeler par ton vrai nom quand je parle de toi devant d'autres, c'est seulement par politesse, ou plutôt parce que cela peut m'être utile. Et puis, je ne le nie pas, j'ai aussi des dettes de longue date envers toi, et je suis bien content

de pouvoir te les payer en ne te faisant pas tomber dans le discrédit le plus total, comme je pourrais le faire, si j'en avais envie. Mais maintenant nous sommes entre quatre yeux : parlons donc franchement ! Cela nous évitera de perdre notre temps, et cela vaudra mieux pour tes affaires comme pour les miennes.

LA SUPERSTITION

Tu oses, toi qui a été engendré à partir de la fange de ce bas monde, me parler sur ce ton, à moi qui suis descendue des Cieux ! Quelle impertinence ! Quelle impiété ! Sache que les Dieux ne laisseront pas un tel affront impuni !

LE TRAVAIL

Allons, on ne me la fait pas ! Tes beaux discours sont passés de mode. Certes, ils produisaient leur effet quand tu étais toi-même puissante. Mais maintenant tu n'es plus que l'ombre de toi-même. Ne fais pas cette tête : je t'épiais quand tu te parlais à toi-même. Alors ne fais pas l'hypocrite !

LA SUPERSTITION

Espèce de parvenu, incapable de respecter les règles les plus élémentaires de la bienséance !

LE TRAVAIL

Un parvenu sans manières, dis-tu ? Tu es vénérable, je ne le nie pas. Mais, justement pour cette raison, il semble que ta mémoire commence à te jouer de mauvais tours. Sache que je suis plus vieux que toi, et que j'ai vu le jour en même temps que les premiers hommes, qui alors n'étaient guère plus que des animaux un peu plus intelligents que les autres, que des singes un peu plus adroits que les autres ; c'est-à-dire avant que les Dieux – que je n'ai pour ma part jamais rencontrés – décident de t'envoyer sur terre ou, plus vraisemblablement, que tu naisses de l'imagination détraquée des hommes, pour justifier mon règne sur eux, en leur parlant de châtements pour des crimes imaginaires et de souffrances devant leur ouvrir les portes du Paradis. Je peux donc faire valoir en ma faveur le droit du premier occupant sur le monde et les hommes, avec beaucoup plus de raison que toi. Puis, si tu n'es pas dupe de tes propres ruses et toi-même superstitieuse, tu devras forcément reconnaître que, contrairement aux apparences, les intérêts célestes servaient les intérêts terrestres, et que tu me servais, alors que c'est moi qui semblais te servir. Mais, vois-tu, je n'ai presque plus besoin de tes services aujourd'hui, puisqu'en quelque sorte je suis moi-même devenu une Divinité capable de commander

directement aux hommes, et même d'ordonner le monde selon mon bon plaisir.

LA SUPERSTITION

Moi, j'aurais été ta servante ? C'est toi qui délires ! Certes, les craintes et les espoirs que je cultivais chez les hommes les incitaient à te supporter alors que tu étais en réalité une forme d'esclavage, déguisée ou non. C'est justement parce que je terrorisais les hommes et leur tournais la tête par des récompenses imaginaires que je pouvais atteindre ma fin, c'est-à-dire la misère du genre humain presque entier, en faisant de toi mon instrument. Car entre mes mains, ton nom était en réalité Servitude, et toi-même tu étais mon serviteur, comme j'étais moi-même la servante des Dieux, avant qu'ils ne m'abandonnent. Il en va autrement depuis que tu t'es libéré de mon joug : tu sers désormais les hommes, qui peuvent travailler à leur bonheur en ce bas monde, et qui par leur industrie et leur science font même concurrence aux Dieux. N'est-il pas vrai que grâce à toi beaucoup d'entre eux, loin de vivre dans la misère et l'insécurité, comme c'était le cas quand c'était moi qui régnais, voient leurs besoins fondamentaux satisfaits, vivent dans un certain confort, et parfois connaissent même la prospérité ? Et ainsi occupés par toi et repus par les amusements que tu leur procures, ils deviennent insensibles aux récompenses que je leur promets comme aux châtiments dont je les menace, aussi grands soient-ils.

LE TRAVAIL

Nous y voilà enfin ! Tu as tout faux, ma chère ! Rien de surprenant à cela, puisque tu es la Superstition, et que tu es donc tout naturellement disposée à déraisonner. Mais, si tu le veux bien, laisse-moi t'éclairer un peu.

LA SUPERSTITION

Cause toujours ! Je vois très clair dans ton jeu, et toutes tes ruses ne suffiront pas à m'aveugler !

LE TRAVAIL

De toute évidence, tu réussis très bien à te tromper toi-même, sans mon aide. Alors pourquoi aurais-je besoin de le faire, à supposer que j'y aie intérêt ? En réalité, je veux le contraire. Je veux t'aider à voir ce qui peut encore t'appartenir et ce que je ne te contesterai pas, pour que nous puissions tous deux tirer profit de cette convention et nous associer, pour le plus grand malheur des hommes.

LA SUPERSTITION

Nous associer, dis-tu ? Te croirais-tu mon égal en la matière ? S'il faut nous associer pour travailler à cette grande œuvre, j'accepte à la seule condition que ce soit moi qui sois en charge de cette entreprise, puisque je suis passée maître en ce genre de choses, comme en témoigne la connaissance la plus élémentaire de l'histoire.

LE TRAVAIL

À vrai dire, je ne me considère pas seulement comme ton égal en la matière, mais l'expert par excellence, dans le contexte actuel. C'est tout ce qui importe. Alors il n'est nullement question de discuter de tes mérites passés, justement parce qu'ils sont passés. Et on ne saurait d'ailleurs nier que j'ai moi aussi fait de grandes choses dans le passé, en matière de souffrance et d'avilissement. Mais là n'est pas la question, comme je l'ai déjà dit. Ainsi, si nous concluons le contrat que je te propose, c'est toi qui devras œuvrer sous ma gouverne, et non le contraire, puisqu'il s'agit de faire souffrir les hommes le plus possible dans les conditions actuelles. J'ose croire que tu ne saurais raisonnablement contester la supériorité de ma compétence sur ce point précis.

LA SUPERSTITION

Mais c'est absurde ! Et, crois-moi, je m'y connais en absurdité !

LE TRAVAIL

Je ne le conteste nullement ! Mais, pour cette raison même, explique-toi.

LA SUPERSTITION

Serais-tu dur d'oreille, ou bien pas très futé ? Je t'ai déjà dit que, grâce à toi, les hommes travaillent à leur bonheur, ou du moins à leur confort, à leur sécurité et à la satisfaction de leurs besoins, au lieu de travailler à leur malheur, comme quand ils étaient sous ma tutelle. C'est pourquoi je dis que ta proposition – qui implique que tu sois mon supérieur, et moi ta subordonnée – est foncièrement absurde. Ce serait le monde à l'envers !

LE TRAVAIL

Et si je réussissais à te montrer que je suis tout à fait capable de faire souffrir les hommes, qu'ils sont déjà très malheureux à cause de moi, que

je les ferai souffrir de plus en plus par mes propres forces, et que je pourrais les faire souffrir encore davantage si tu m'offrais tes services ? Qu'en dirais-tu ? Me laisserais-tu alors te recruter ?

LA SUPERSTITION

Je peux répondre oui sans crainte, même si j'éprouve beaucoup de répugnance à cette idée, puisque jamais tu ne réussiras à me convaincre d'une telle chose.

LE TRAVAIL

Nous verrons bien. Si tu acceptes de travailler pour moi, je m'engagerai en retour à t'offrir divers avantages en guise de compensation. Car toute peine mérite son salaire. Puis sache que je suis prêt à te confier la direction d'une partie des activités de mon entreprise et des affaires humaines, dont tu sembles particulièrement apte à t'occuper. Car je sais que tu sais commander, que tu aimes le faire, et que ce serait une grande perte pour moi, et une insulte pour toi, que de faire de toi une travailleuse de bas étage, qui devrait se contenter d'obéir docilement aux ordres qu'on lui donnerait. Nous en discuterons le moment venu. Pour l'instant, je dis seulement que si jamais tu refusais mon offre, que si jamais tu écartais une si belle possibilité de t'accomplir, tu serais progressivement repoussée dans les marges de la société et tu te verrais condamnée à une oisiveté toujours croissante. Et ce serait là un grand mal pour toi. Qui sait quelles idées noires tu pourrais avoir par désœuvrement, faute de pouvoir t'occuper et de te rendre utile !

LA SUPERSTITION

Tâche d'abord de me convaincre de la légitimité de tes prétentions, qui me semblent démesurément grandes, et nous parlerons du reste par la suite, si cela est pertinent. J'ai mes principes, auxquels je tiens beaucoup. Je ne suis pas une vulgaire employée qu'il te suffit d'acheter pour lui faire faire ce que tu veux.

LE TRAVAIL

Je sais très bien que tu es une personne intègre, et je ne t'en estime que davantage. Cela se voit immédiatement : tu n'es pas une âme mercenaire. Bien au contraire, si tu en viens à croire à mon entreprise, tu t'y engageras corps et âme. C'est pourquoi je me donne tant de mal pour te convaincre et te recruter.

LA SUPERSTITION

Allons, commence donc. Je t'écoute.

LE TRAVAIL

Tâchons d'abord de voir si les griefs que tu as contre moi sont justifiés. Tu crois que, grâce à moi, les hommes récoltent des biens, et que, bien loin d'être leur bourreau, je suis plutôt leur bienfaiteur. Eh bien ! je t'aurais pensée plus lucide ou du moins plus maline. Les bienfaits que tu me reproches – à supposer qu'ils soient bien réels et aussi grands que tu le dis, ce qui est fort douteux (il faudra y revenir) – découlent accidentellement du travail des hommes ou, pour mieux dire, de l'impureté de ce travail, notamment en raison de l'importance qu'on accorde au confort, à la consommation, c'est-à-dire à une foule de petits plaisirs. Autrement dit, ces bienfaits ne sont pas la conséquence de mon pouvoir, mais plutôt du fait que celui-ci, bien que grand, n'est pas encore total – ce à quoi je travaille inlassablement. Les choses vont d'ailleurs bon train, puisque les hommes, pour la plupart, peinent de plus en plus, seulement pour survivre. N'est-il pas vrai que les salaires de la majorité des travailleurs n'augmentent pas au même rythme que le coût de la vie ? N'est-il pas vrai qu'on leur demande de rembourser, avec leur salaire, les dettes d'études qu'ils ont contractées pour pouvoir faire leur place sur le marché du travail ? N'est-il pas vrai que l'on tend à repousser à plus tard l'âge de la retraite ? Ne cherche-t-on pas, par divers moyens, à réduire l'autonomie des travailleurs dans leurs fonctions, et ainsi à rendre le travail toujours plus laborieux, c'est-à-dire plus purement du travail ? Nous sommes donc sur la bonne voie, dans la mesure où le travail, en plus d'occuper une plus grande partie de la vie des hommes, devient de plus en plus pénible et les avilit davantage. Bref, ce qu'il nous faut, pour arriver à nos fins, c'est toujours plus de travail ! Et il serait ridicule, parce que des éléments étrangers m'empêchent de faire tout le mal que je pourrais faire autrement aux hommes, de ne pas me laisser l'occasion de me défaire de ces derniers et de prendre ainsi une forme de plus en plus pure, par exemple en essayant de me subordonner à toi. Mais je vois à ta mine que tu n'es pas d'accord.

LA SUPERSTITION

C'est très malin de ta part de comparer la situation actuelle à ce qui se passait il y a à peine quelques décennies. Car alors il semble y avoir une nette amélioration, ou une nette dégradation – ce qui revient au même, en ce qui nous concerne. Mes plus sincères félicitations ! Mais, en fait, c'est là bien peu de chose, si l'on prend un autre point de comparaison. Oseras-tu affirmer que les peines des travailleurs contemporains et futurs se comparent à celles des serfs du Moyen Âge ou de leurs descendants

directs, les ouvriers du début de l'ère industrielle, qui devaient peiner leur vie durant, de l'enfance jusqu'à la vieillesse – qui venait plus rapidement qu'aujourd'hui –, s'ils ne mourraient pas de faim ou de maladie avant ; cela seulement dans l'espoir d'assurer la survie de leur famille, trop souvent sans y parvenir ? N'étaient-ils pas exploités sans relâche par leurs maîtres, nobles ou industriels, aux côtés desquels les employeurs actuels ne sont que des enfants de chœur ? Enfin, n'était-ce pas en raison de ma grande influence sur les esprits qu'il était possible de traiter les hommes comme ils le méritaient, et comme ils continuent d'ailleurs de le mériter ? Les choses n'ont-elles pas pris un autre tour depuis que, non content de te libérer de ma tutelle, tu as usurpé mon autorité ? Les quelques petits pas dans la bonne direction que tu viens de me décrire ne changent rien au tableau d'ensemble, et ne rendent que plus intolérable et même révoltante ton usurpation ! Puisses-tu être resté à la place que les Dieux t'avaient donnée !

LE TRAVAIL

Et, si tu dis juste, puisses-tu avoir été capable de garder celle que les Dieux t'avaient donnée ! Mais alors rien ne servirait de t'apitoyer sur ton sort. Ce qui est fait est fait, et la seule chose raisonnable que tu pourrais alors faire, ce serait de composer avec les nouvelles forces en place, pour nuire de ton mieux aux hommes.

LA SUPERSTITION

Mais tu ne crois pas que j'ai raison.

LE TRAVAIL

Bien entendu que non. Tu es habituée à inventer de toutes pièces des causes et des effets imaginaires, pour expliquer ce qui se passe dans la réalité ; et cela est très bien quand il s'agit de manipuler les hommes pour mieux les asservir et les avilir. Toutefois tu n'es pas très habile à considérer l'enchaînement réel des causes et des effets, dans toute sa complexité. C'est là une limite considérable, car l'efficacité de tes ruses dépend grandement de cette compréhension. Le maître des hommes, s'il ne veut pas tant les gouverner par la force que par la ruse, se doit d'être à la fois créatif et réaliste, malgré l'incompatibilité apparente de ces deux qualités : créatif, dans la mesure où il pousse les hommes à attribuer des effets ou des causes imaginaires à ce qui se passe dans la réalité ; réaliste, dans la mesure où il comprend comment inoculer ces nouvelles croyances dans un contexte réel donné, et quels sont les effets de ces croyances. Si l'une de ces qualités manque à ce maître, il n'est pas à la hauteur de sa tâche. Ou bien il est créatif sans être réaliste, et alors ses inventions,

quand elles ne sont pas inefficaces, ne produisent pas les effets qu'il attendait d'elles ; ce qui est d'autant plus grave si, faute d'avoir un tour d'esprit réaliste, il est incapable de les distinguer de la réalité, et donc se laisse lui-même emporter par elles. Ou bien il est réaliste sans être créatif, et alors les moyens qu'il utilise pour régner sur les hommes, bien que potentiellement très efficaces, apparaissent clairement pour ce qu'ils sont aux yeux de ces derniers ; ce qui a pour effet de leur enlever une grande partie de leur efficacité, les hommes connaissant leur servitude pour ce qu'elle est, au lieu de la prendre pour autre chose et de la désirer.

LA SUPERSTITION

Voilà des paroles d'une grande sagesse ! Mais peut-on faire confiance à celui qui les prononce ? Ne se pourrait-il pas que ces considérations générales ne soient rien d'autre que de vains bavardages ne s'appliquant nullement à ce dont nous parlions à l'instant, et ayant pour fonction de m'étourdir, de m'impressionner et de me convaincre de travailler sous tes ordres, alors que cela est radicalement contraire à mon intérêt ? Comme tu peux le constater, j'en ai vu d'autres. On ne me mène pas par le bout du nez aussi facilement.

LE TRAVAIL

Et là n'est pas mon intention ! Mais je ne m'attends pas à ce que tu me croies sur parole, et je vais te donner immédiatement les explications que tu réclames, pour te montrer que je joue franc-jeu avec toi. Tu conviendras avec moi, j'en suis certain, que dans l'économie du monde rien n'existe sans raison ou inutilement. Ainsi les hommes, ayant pris l'habitude de valoriser le travail en raison des biens qu'il peut leur procurer en certaines circonstances, n'en sont que plus disposés à valoriser le travail même quand il ne leur permet pas de les obtenir, tellement l'association entre le travail et son utilité réelle ou présumée est devenue forte dans leur esprit. Car il serait très irréaliste de s'attendre à ce qu'ils désirent le travail en lui-même, compris comme peine ou labeur, indépendamment de son utilité ; et si jamais on parvenait à faire aimer le travail en lui-même aux hommes, il est probable qu'il leur serait déjà beaucoup moins pénible et laborieux, même si cet amour était le résultat d'une illusion. Si bien qu'il est nécessaire, quand on ne peut plus avoir recours à l'espoir et à la crainte que suscite la croyance vivante d'une vie après la mort, de cultiver cette association et la valorisation du travail qui en résulte, pour disposer les hommes à supporter patiemment un travail qui leur procure de moins en moins les biens qu'ils en espèrent, et à croire que ces récompenses sont d'autant plus réelles que le travail, qu'ils accomplissent pour les mériter, est en lui-même pénible, absurde et avilissant. Ce serait n'entendre rien à rien que de croire que l'on peut maximiser le malheur des hommes en les privant simplement de tout

plaisir ou même de toute apparence de plaisir. Bien au contraire, il s'agit d'aménager une place restreinte au plaisir ou à ses apparences, et de les utiliser pour accroître le malheur des hommes. C'est ainsi que je parviens petit à petit à étendre mon empire sur la quasi-totalité des hommes, et à la réduire progressivement en esclavage, alors que jadis une partie minoritaire mais non négligeable de l'humanité vivait du labeur des autres, comme la noblesse, le clergé et une partie de la bourgeoisie. Le jour approche où presque tous les hommes devront péniblement gagner leur vie à la sueur de leur front, sans bénéficier des biens réels ou supposés de ce travail, si ce n'est juste ce qu'il faut pour continuer à peiner, jusqu'à ce qu'une nouvelle génération de travailleurs remplace l'ancienne ; et ainsi de suite, indéfiniment ! Quant à l'infime minorité, toujours moins nombreuse, qui seule profitera du travail de tous les autres hommes, et qui s'enrichira toujours plus, il est impossible que tous les biens qu'elle pourra obtenir lui procurent un bonheur suffisamment grand et intense pour compenser les maux de tous ces travailleurs, en raison des limites humaines de ce que peut éprouver un membre de cette élite à un moment donné et pendant toute sa vie, et en raison du fait que les nombreux plaisirs qu'il pourra se procurer très facilement auront tôt fait de perdre de leur lustre à ses yeux et de le rendre blasé.

LA SUPERSTITION

Voilà une stratégie raffinée et non dépourvue d'élégance, que je m'étonne d'entendre sortir de la bouche d'une personne qui a la réputation d'être très prosaïque. Malgré tout, son efficacité me semble douteuse. En liant intimement l'idée du travail aux biens qui peuvent parfois résulter de lui, ne cours-tu pas le risque d'inciter les hommes à réclamer ces biens, et à se révolter pour que leur travail les leur procure réellement ? Puis il me semble que tu commets la faute de leur donner l'espoir de ces biens, qui est en lui-même aussi défavorable au malheur des hommes que les biens qu'il a pour objet. Car un homme qui espère est toujours plus heureux qu'un homme qui désespère.

LE TRAVAIL

Objection très intéressante, que je m'étonne d'entendre sortir de la bouche d'une personne qui a la réputation d'être très déraisonnable, pour ne pas dire pire. Pourtant tu devrais savoir, en tant que bonne connaisseuse de la nature humaine, que celle-ci – surtout à une époque dégénérée comme la nôtre – est telle que les hommes éprouvent du plaisir à priver les autres des biens dont ils sont eux-mêmes privés et à s'assurer qu'ils doivent supporter les mêmes maux qu'eux, souvent sous prétexte d'obtenir éventuellement les biens mêmes qui sont sacrifiés. Certes, la question se pose, en théorie, de savoir si ce plaisir est véritablement plus grand que celui qu'ils pourraient goûter par les biens dont ils sont privés

et par l'amointrissement des maux qu'ils doivent supporter. Mais l'homme – qui est de par sa nature un animal très raisonnable – préfère parier sur un plaisir qui est immédiatement à sa portée et qui est donc plus certain, que sur des plaisirs peut-être plus grands, mais très incertains. Dans ce contexte, la forte association du travail avec les biens qu'il procurerait aux travailleurs, bien loin de les inciter à réclamer collectivement un accroissement de ceux-ci et une réduction de la quantité ou du temps de travail, les pousse plutôt à s'imposer à eux-mêmes, et les uns aux autres, un accroissement de la quantité ou du temps de travail et une diminution des biens qu'il peut leur procurer. Ce qu'ils peuvent justifier à leurs yeux et à ceux des autres, de bonne foi ou non, en prétendant que si certains sont grandement privés des biens qui résulteraient du travail, ce serait parce qu'ils ne travaillent pas assez ; et que si eux-mêmes ne profitent pas suffisamment de ces biens, ce serait parce que d'autres travailleurs, en plus de ne pas travailler assez, profitent trop de ces biens, donc sans les mériter. Autrement dit, les travailleurs croient, ou font mine de croire, qu'encre plus de travail devrait leur procurer les biens qui devraient résulter du travail, mais dont en fait on les prive justement au nom du travail. Et plus les maux réels qu'implique le travail deviennent grands et généralisés, plus ils se refusent à reconnaître que cette privation découle nécessairement de la généralisation et de la radicalisation dont je suis l'objet, de par leurs propres vœux. Puisque ce sont ces biens, ou plus souvent l'espoir de les obtenir, qui servent de compensation et de consolation pour les maux qu'ils doivent quotidiennement supporter, et donc qui les justifient. Si bien que les travailleurs eux-mêmes en sont pratiquement rendus à dire comme de bons amis à moi, qui s'y connaissent en la matière, même s'ils manquaient de subtilité et allaient trop vite en affaires : « Le travail rend libre ! » ; ou à réclamer, comme d'autres bons amis à moi, le travail obligatoire pour tous (ou presque), et à conférer le titre très honorable de Héros du Travail à ceux qui étaient exceptionnellement zélés et performants, tout en privant les travailleurs de beaucoup de mes bienfaits, quoique dans un contexte très différent.

LA SUPERSTITION

Ainsi il se passerait maintenant à peu près la même chose que quand je régnais sur les hommes, et les poussais à expliquer par un manque de religion l'absence des biens terrestres qu'elle leur promettait, de même que la présence des maux réels qu'elle ne pouvait pas combattre efficacement ou même qu'elle produisait ; si bien qu'ils se retrouvaient à réclamer, pour eux-mêmes et pour les autres, ce qui était la cause même de leurs malheurs, c'est-à-dire encore plus de religion. Mais pour ne rien te cacher, cela m'irrite beaucoup de te voir reprendre à ton propre compte un stratagème de mon invention, sans que je n'obtienne la moindre compensation pour l'usage que tu en fais. Ah ! si seulement la propriété

intellectuelle avait existé à l'époque ! J'aurais alors fait breveter mon invention, et tu me devrais une jolie somme aujourd'hui.

LE TRAVAIL

Eh bien ! tu n'avais qu'à être assez maline pour inventer aussi le brevet : tu serais alors tellement riche que les banquiers auraient l'air d'être des gueux si on les comparait à toi ! Mais, pour dire vrai, bien que partisan de l'utilisation des brevets dans tous les cas possibles, je crois qu'il vaut mieux s'abstenir dans ce cas-ci. Car en brevetant ton invention, tu devrais la rendre publique et tu lui enlèverais une grande partie de son efficacité et, du même coup, de sa valeur. Si tu voulais capitaliser par l'utilisation que d'autres feraient d'elle, tu aurais de la difficulté à trouver des preneurs, la mèche ayant été vendue. Si plutôt tu voulais ainsi t'en réserver l'usage exclusif pour dominer les hommes et les condamner à une vie de malheur, tu exposerai à la lumière du jour ton stratagème et, sous prétexte d'en interdire l'usage aux autres, tu t'en interdiras toi-même l'usage, mais d'une autre manière ou dans un autre sens. Par conséquent, permets-moi de te donner un conseil d'ami : si tu as une bonne idée dont tu veux te réserver l'usage, tu dois l'utiliser de sorte à la garder secrète, autant que possible. Mais comme tu n'es pas la seule à être rusée, d'autres finiront tôt ou tard par la deviner. Il faut en prendre ton parti. Et tu pourrais même t'en réjouir si elle tombait entre les mains non pas de quelqu'un qui voudrait la révéler au grand public pour t'empêcher de bien faire ton travail et de rendre les hommes malheureux, mais au contraire de quelqu'un que tu pourrais considérer comme ton complice ou même ton successeur, en ce qui concerne cette entreprise. Ainsi je te rends bien ce que je te devrais en t'aidant à accomplir la mission que les Dieux t'auraient confiée. Enfin, sache qu'il faut bien nous entraider et travailler en équipe, nous qui voulons une seule et même chose, à savoir le malheur des hommes. Ce pour quoi je peux te révéler, pour ainsi dire gratuitement, les modifications et les améliorations que j'ai apportées à ton invention. Mais d'abord je dois te demander d'être très discrète à propos de ce que je vais te dire. C'est d'ailleurs dans ton intérêt aussi bien que dans le mien.

LA SUPERSTITION

Améliorer mon invention ? J'en doute fort ! Mais parle toujours, et nous verrons bien. Tu peux compter sur ma discrétion. Je t'en donne ma parole d'honneur. Et si jamais je trahis ta confiance, que les Dieux vengeurs me condamnent aux tourments éternels de l'Enfer que j'ai moi-même inventés pour terroriser les hommes !

LE TRAVAIL

Je n'en demande pas tant... Mais si cela peut t'aider à tenir parole, pourquoi pas ? Enfin ! Revenons aux choses sérieuses. C'est une très belle invention que la tienne, surtout compte tenu qu'elle a été inventée à une époque reculée et barbare, bien que non dénuée d'un certain charme pittoresque. Ceci dit, on n'arrête pas le progrès, et ce qui était tout à fait adapté à un stade primitif de l'humanité peut difficilement convenir à un stade de développement plus avancé, et doit donc être modifié et, si possible, amélioré. C'est pourquoi il ne m'a pas semblé suffisant d'expliquer la privation des biens promis et les maux que doivent supporter quotidiennement les hommes par un manque de travail au lieu d'un manque de dévotion. Un autre aspect important de ta stratégie, auquel tu sembles tenir particulièrement, consiste à inventer des récompenses et des châtements imaginaires, ayant lieu dans une vie après la mort, dont il est impossible de vérifier l'existence et la nature, et que tu peux donc façonner selon ton bon plaisir ou les circonstances. À première vue, c'est là un instrument très efficace pour faire du tort aux hommes, car tu peux frapper leur imagination avec des biens et des maux qui seraient infiniment plus grands que les biens et les maux réels, sans avoir à attendre que des événements réels se produisent ou aient de bonnes chances de se produire ; et pour augmenter les chances que se produisent ces événements néfastes pour les hommes et qu'il est possible d'utiliser afin de provoquer chez les hommes la radicalisation de leurs croyances et de leur attitude superstitieuses. Seulement la nature humaine est faite de telle sorte que l'imagination des hommes est en général frappée plus souvent et plus fortement par la crainte et l'espoir d'événements appartenant à la réalité sensible et matérielle, à proportion de leur proximité dans le temps comme dans l'espace, et de leur capacité à les imaginer vivement. Si bien que la crainte de l'Enfer et l'espoir du Paradis, même si les maux et les biens en jeu semblent infiniment plus grands, ont en général – c'est-à-dire sauf en période de crise ou de conflit, lors d'un épisode de délire superstitieux, ou chez quelques rares exaltés ou fous (ce qui revient au même) – assez peu d'influence sur la vie quotidienne et les pensées des hommes, trop occupés qu'ils sont de ce qu'on appelle les choses de ce bas monde ; et il en est ainsi à notre époque encore plus qu'aux autres. Les moralistes superstitieux, ecclésiastiques ou non, se sont d'ailleurs toujours plaint de cette réalité dans leurs prêches, mais sans jamais réussir à la changer de manière durable, le naturel revenant toujours assez vite au galop.

LA SUPERSTITION

À supposer que tu dises vrai – ce que je ne suis pas prête à te concéder –, ne faudrait-il pas prendre notre parti des limites de ma

stratégie ? Car n'est-il pas vrai qu'il n'y a rien de parfait en ce bas monde, et encore moins dans les affaires humaines qu'ailleurs ?

LE TRAVAIL

Sans aucun doute. Mais il n'en est pas moins vrai que les choses de ce bas monde – comme tu l'appelles –, et plus particulièrement celles qui concernent les affaires humaines, sont susceptibles d'être perfectionnées justement parce qu'elles sont imparfaites, de manière générale, ou du moins selon des circonstances données. Tu pourras en juger toi-même, si tu te donnes la peine de comprendre les effets du déplacement du Paradis et de l'Enfer dans la vie terrestre que j'ai effectué, en faisant du premier l'espoir d'une retraite reposante et paisible comme récompense d'une vie consacrée à ma noble personne, et du second la crainte d'une vieillesse misérable pour tous ceux qui ne m'auraient pas rendu quotidiennement les honneurs qui me sont incontestablement dus. Voilà des biens et des maux bien sensibles ; qui appartiennent à la vie terrestre, la seule qui existe et dont les représentations ont une force constante ; qui occupent une position assez bien définie dans la vie de chaque personne ; et qui sont par conséquent tout à fait capables d'agir efficacement sur les sentiments des hommes afin qu'ils désirent – pour eux-mêmes comme pour les autres – la vie de servitude toujours plus grande à laquelle je les condamne presque tous, sous prétexte d'éviter des maux qu'ils ne parviendront pas à éviter ainsi, et de profiter plus tard de biens dont ils seront en réalité privés en grande partie, qui ne seront pas ce qu'ils semblaient être, ou dont ils ne pourront pas profiter le moment venu. Et alors ils apprendront à connaître les belles promesses qu'on leur a faites, et auxquelles ils s'efforçaient de croire, pour ce qu'elles sont réellement, c'est-à-dire des illusions devant les inciter à supporter patiemment les peines de leur vie de labeur. Cela peut se produire en gros de deux manières, quand les travailleurs arrivent à l'âge de la retraite : soit ils n'ont plus les désirs, l'énergie ou la santé nécessaires pour pouvoir profiter de ce qui leur reste de vie et de leur liberté nouvellement acquise ; soit leur retraite est rendue misérable par manque d'argent, ou est même repoussée à plus tard, pour cette même raison, ou suite à un changement des lois. Ainsi ceux des travailleurs qui réussissent à prendre leur retraite comme prévu se retrouvent-ils souvent à ne plus être capables de faire ce qu'ils prévoyaient faire à ce moment, et à ne plus en avoir envie. C'est alors une espèce de mort physique, morale, intellectuelle et sociale, accompagnée d'un profond ennui, qui s'impose de plus en plus à eux, puisque ayant été isolés de leur milieu de travail, ils ont été du même coup privés de leur principal milieu social, ainsi que des désirs qu'il formait chez eux et des activités physiques, intellectuelles et sociales qui les occupaient ; même si les premiers étaient serviles, et les secondes, pénibles. Ou bien ces retraités essaient de tromper l'ennui en tâchant de se distraire ou de s'occuper tant bien que mal, jusqu'à ce que la mort les libère de ce qu'ils croyaient pourtant être la récompense de leurs

peines ; ou bien ils réintègrent assez rapidement le marché du travail, montrant ainsi qu'ils en sont venus à préférer le travail – aussi dégradant soit-il – à la prétendue récompense bien méritée de décennies de travail. Quant aux travailleurs qui ne parviennent pas à prendre leur retraite comme prévu, ils se retrouvent simplement privés de la récompense qu'on leur a promise, et à devoir continuer à peiner alors que leur santé se dégrade petit à petit, et qu'ils manquent de plus en plus d'énergie ; ce en n'ayant plus l'espoir consolant d'une retraite confortable et tranquille. Dans les deux cas, la déception résultant de ces espoirs trompés sera très grande, c'est-à-dire proportionnelle aux sacrifices que les travailleurs naïfs et dociles font quotidiennement de leur liberté et de leur vie, pour obtenir la récompense promise. C'est en grande partie en raison de ce mal considérable, qui touchera de plus en plus d'hommes d'une manière ou d'une autre, que les changements que j'ai apportés à ta stratégie constituent véritablement une amélioration. Pour sa part, le Paradis que tu promets à tes fidèles ne serait accessible qu'après leur mort ; ce qui veut dire qu'ils n'ont pas l'occasion de perdre leurs illusions, et d'être victimes de ce grand mal qu'est la déception une fois qu'il est trop tard pour faire quoi que ce soit. Bref, contrairement à ce que tu me reproches, c'est toi qui donnes aux hommes un espoir qui, s'ils l'ont vraiment, ne peut pas être perdu, et qui leur procure un certain bonheur par la seule imagination des biens futurs, au lieu d'être l'occasion d'un mal supplémentaire, par sa perte. Je ne nie pas que cet espoir poussera parfois ces dévots à endurer de grands maux durant ce qu'ils croient être seulement leur vie terrestre. Mais, de ton côté, tu ne dois pas non plus nier que cet espoir leur procure deux grands biens : l'un positif, qui consiste en le plaisir de se croire parmi les élus qui mériteront de goûter la félicité parfaite du Paradis et qui ne connaîtront pas les tourments éternels de l'Enfer ; l'un négatif, qui consiste à donner une moindre valeur à la vie terrestre comparativement à la vie devant venir après la mort, et du même coup à atténuer les maux qu'ils acceptent de supporter, et à réduire la valeur des biens qu'ils sacrifient, dans l'espoir d'ouvrir les portes du Paradis et d'éviter l'Enfer. La vanité et la bêtise de tes fidèles, et leur attachement aux plaisirs trompeurs mais bien réels qu'elles leur procurent, sont tels qu'ils ne s'aperçoivent même pas qu'en dévaluant la vie terrestre, ils enlèvent beaucoup de leur valeur aux sacrifices qui devraient justement leur donner accès au Paradis et leur permettre d'éviter l'Enfer ! Car quel mérite y aurait-il à se priver de biens qu'on considère comme secondaires, comme des choses sans valeur, ou même comme des maux, pour mériter des biens qu'on considère infiniment plus grands, les seuls qui en soient réellement ; et à endurer des maux qu'on considère insignifiants en comparaison des maux infiniment plus grands qu'on espère éviter, et qu'on vient pratiquement à considérer comme des biens, pour cette raison ?

LA SUPERSTITION

Mais c'est toi qui es bête ! Ne vois-tu pas que ce que tu dis de mes fidèles vaut aussi bien pour les tiens ? En effet, tes travailleurs peuvent tout aussi bien se flatter que mes dévots d'être parmi les « bons » qui verront leurs sacrifices récompensés, et jouir du plaisir que procure cette croyance. Puis en valorisant exagérément la retraite, qui est le Paradis que tu leur promets suite à leur vie de labeur, ils se retrouvent forcément à diminuer l'importance des maux qu'ils supportent et à se les rendre moins pénibles. On peut en dire autant des plaisirs dont ils se privent pour pouvoir goûter plus tard à ceux de la retraite, qui seraient bien plus grands. Et pourquoi donc accepteraient-ils ces privations, s'ils ne croyaient pas qu'il en est ainsi ? Comme tu l'as dit si bien toi-même, l'espoir de biens qui sont relativement proches et certains détermine plus fortement les actions que l'espoir de biens lointains et donc moins certains, parfois même quand ces derniers biens sont significativement plus grands que les premiers. Si bien que la vanité et la bêtise de tes travailleurs, et leur attachement aux petits plaisirs illusoires qu'elles leur procurent, les poussent à ne pas voir qu'ils dévaluent le prix de leurs sacrifices et que, ce faisant, ils se rendent moins dignes de la récompense à laquelle ils aspirent. Et pour reprendre à mon compte tes paroles, quel mérite y aurait-il à se priver de biens qu'on considère comme secondaires, comme des choses de moindre valeur, pour devenir ou se croire digne de biens qu'on considère beaucoup plus grands ; et à endurer des maux qu'on considère insignifiants pour éviter des maux beaucoup plus grands qui devraient se produire inmanquablement à la vieillesse, si l'on ne s'est pas montré capable de le faire ? J'irais jusqu'à dire qu'il en résulte un troisième plaisir pour les travailleurs retraités, et que les dévots ne connaîtront jamais, car pour que cela se produise, il faudrait qu'il y ait une vie après la mort. Voici de quoi il s'agit : ceux d'entre eux qui parviendront à prendre leur retraite comme prévu se persuaderont qu'ils sont heureux, même si en réalité ils ne peuvent pas pleinement profiter des biens qui devraient justifier leur vie de labeur. C'est que le souvenir de leurs peines et de leur vie de labeur, qui sont le prix qu'ils ont payé dans l'espoir d'obtenir une retraite heureuse, les dispose fortement à croire qu'ils sont heureux, à défaut de pouvoir l'être véritablement. C'est qu'en faisant preuve de lucidité quant à leur situation, au lieu de se tromper eux-mêmes, ils se rendraient non seulement insupportable leur retraite, mais aussi la totalité de leur vie, les maux et les privations qu'ils ont supportés perdant alors leur sens et leur justification, et s'en trouvant agrandis et intensifiés. C'est qu'en reconnaissant leur situation lamentable pour ce qu'elle est, la vanité résultant du fait de se croire parmi les « bons » et les « élus », s'étant rendus dignes de ces récompenses par leurs peines et leurs sacrifices, en prendrait un grave coup. Curieusement, c'est la crainte confuse de ces grands maux qui est à l'origine du désir qu'ils auront de se croire heureux à la conclusion de leur vie de travailleur. Et tu conviendras – du moins je l'espère – qu'entre le fait d'être heureux véritablement et le

fait de se croire heureux, la différence est petite, car le fait de croire en son bonheur constitue une grande partie du bonheur lui-même, peut-être même la plus grande.

LE TRAVAIL

Encore une fois, tu embrouilles tout ! En poussant les travailleurs à valoriser les plaisirs futurs de la retraite au détriment de plaisirs plus immédiats du reste de leur vie, je ne contribue nullement à dévaloriser des biens d'une certaine espèce et à valoriser des biens d'une autre espèce, comme cela se produit quand tu fais intervenir l'espoir du Paradis et la crainte de l'Enfer. Au contraire, ce sont des biens très semblables, par exemple le fait de pouvoir prendre plus de temps pour soi ou de pouvoir se permettre un petit voyage, ou de ne plus avoir à peiner et à supporter l'autorité de petits chefs pour assurer sa subsistance présente et future ou pour se payer un peu de luxe. Donc, quand les travailleurs acceptent docilement de se priver de ces biens et de supporter les maux et les peines qui en résultent, c'est toujours dans l'espoir d'obtenir plus tard des biens semblables. Il est même raisonnable de croire que, dans beaucoup de cas, l'espoir d'obtenir les biens de la retraite rend plus sensible la privation de biens semblables pendant la longue période d'activité des travailleurs ; et que la privation de ces biens rend plus désirables les biens semblables que les travailleurs espèrent obtenir plus tard, au moment de leur retraite. Ainsi, bien loin d'atténuer les maux des hommes, la modification que j'ai apportée à ta stratégie et l'usage tout particulier que je fais des récompenses à venir les rendent plus sensibles et donc plus grands. Car le travailleur qui est privé des biens qu'il espère obtenir à sa retraite ne peut que se croire malheureux, et donc être malheureux, même s'il tente désespérément de se consoler par l'espoir d'obtenir ces biens, souvent en parvenant seulement à accroître sa sensibilité à ce qui lui manque. La situation dans laquelle il se trouve ressemble à celle de l'âne qu'on fait avancer en suspendant devant lui une carotte et en lui administrant de temps en temps des coups de bâton, en guise de stimulant ; mais à la différence près que l'âne croit être toujours sur le point de saisir la carotte, alors que le travailleur croit qu'il saisira beaucoup plus tard sa récompense ultime, à savoir sa retraite. Dans les deux cas, ces bêtes laborieuses sont d'autant plus malheureuses qu'elles sont écartelées entre des maux et des privations sentis comme tels et l'espoir de biens futurs, qui ont à peu près le même objet. Puis s'il est vrai que les travailleurs dociles peuvent tirer un certain plaisir vaniteux des sacrifices qu'ils font et de l'espoir d'une retraite bien méritée, cette vanité sera plus tard source de grands maux pour eux, quand leurs espérances seront déçues, quand ils réaliseront que leurs sacrifices ont été faits en vain, les biens qu'on leur a promis leur étant refusés, n'étant en réalité pas ce qu'ils semblaient être, ou ne pouvant être véritablement goûtés par des personnes qui ont été dégradées en tous points par une vie de labeur et de servitude. Enfin,

j'insiste sur le fait que c'est dans un second temps, au moment de la retraite, que sont dévalués les biens qu'on promet aux hommes pour les faire travailler docilement et dont on les prive grandement par ces belles promesses. Voilà qui change tout ! Effectivement, cette dévaluation tardive est tout à fait compatible avec les maux qui résultent de la privation plus ou moins grande des biens promis et désirés lors de la période active des travailleurs, de même qu'avec la grande déception finale, qui n'en devient alors que plus grande. Dans ce contexte, les retraités pourront difficilement se sentir ou se croire heureux, l'essence même du bonheur promis étant alors niée, et la justification de leurs sacrifices s'envolant en fumée. Ce qu'ils peuvent espérer de mieux, c'est un grand abattement, qu'ils ne parviendront pas à se cacher à eux-mêmes. Ceux qui disposeront toujours d'un peu de vitalité et qui seront capables de sentiments plus vifs n'en souffriront que davantage. Et aucun d'entre eux, j'ose le croire, ne parviendra à se consoler vraiment de sa déception en se faisant croire que les maux et les privations qu'il a endurés comme tels sa vie durant étaient en réalité illusoire, comme ceux de sa retraite, puisqu'il sait alors que les biens dont on l'a privé et dont on le prive encore maintenant pourraient être bien autre chose, dans un contexte différent, même s'il ne peut pas en avoir une idée précise. Ce constat, loin de le soulager, devrait mettre en évidence la vacuité et l'absurdité de toute son existence, à laquelle il est trop tard pour changer quelque chose de significatif.

LA SUPERSTITION

Voilà justement le problème avec ta soi-disant amélioration de ma stratégie ! D'accord : il est sans doute très pénible de réaliser, quand on a atteint l'âge de la retraite, que l'on a été trompé par de belles promesses, que l'on s'est trompé soi-même, que l'on a enduré en vain toutes sortes de peines et de privations, et que toute son existence est en réalité absurde et dénuée d'une valeur digne de ce nom. Et il est vrai que, par opposition, les serfs qui croyaient au Paradis et à l'Enfer, et qui ont enduré des peines et des privations pour mériter l'un et éviter l'autre, ne peuvent certainement pas éprouver cette déception qui a pour objet la vie qu'ils ont menée. Mais ils ne peuvent pas non plus revenir d'entre les morts pour dire aux vivants qu'on les a trompés, qu'il n'existe ni un Paradis, ni un Enfer, ni même une vie après la mort. C'est justement cette impossibilité qui assure l'efficacité de ma stratégie. Au contraire, suite à la transformation que tu as faite inconsidérément, les travailleurs qui ont atteint l'âge de la retraite peuvent détromper les hommes qui sont toujours en âge de travailler et, même si les retraités gardent le silence sur leurs maux – ce qui serait surprenant, car il n'y a rien dont on aime tant parler –, ces derniers, qui les côtoient, peuvent constater ce qui en est en réalité de la condition de retraité ; et alors tes belles promesses n'entraîneront que difficilement leur croyance, et ils en viendront à refuser de supporter docilement la vie de labeur que

tu veux leur imposer de plus en plus. Et tu oses te croire un grand stratège alors que tu fais une erreur aussi grossière, une véritable erreur d'amateur ; et te croire supérieur à celle qui a été ta maîtresse, et qui devrait toujours l'être, pour l'Éternité, ou du moins jusqu'à la fin de temps !

LE TRAVAIL

Ouh là là ! En voilà de grandes accusations ! Mais comment les prendre au sérieux, alors que tu me reproches une chose et son contraire, simplement pour avoir raison ? Que tu ne te soucies pas de cohérence quand tu t'efforces de convaincre les hommes de travailler à leur propre malheur, cela ne m'étonne guère. Et c'est même très bien que tu agisses ainsi. En revanche, de tels procédés, en plus de ne pas être légitimes quand tu t'adresses à quelqu'un qui travaille au malheur des hommes tout comme toi, sont tout à fait contre-productifs. Car au lieu de nous duper les uns les autres et, dans une certaine mesure, nous-mêmes, ne devrions-nous pas unir nos forces, pour comprendre avec plus de lucidité ce qui est susceptible de rendre les hommes toujours plus malheureux et de les avilir, et pour le mettre en œuvre ? Car comment pourrions-nous faire avancer les choses si tu commences d'abord par critiquer les changements que j'ai apportés à ta stratégie sous prétexte qu'ils donneraient aux hommes un espoir qui leur procurait un certain bonheur (ce qui vaut bien plus pour la stratégie originale, telle que tu l'as conçue), pour ensuite critiquer ces mêmes changements sous prétexte que la perte de ce même espoir, au moment de la retraite, pousserait les retraités déçus à révéler aux travailleurs actifs la vérité ou plutôt la tromperie, ou à la leur rendre manifeste, leur déception étant difficile à dissimuler – si bien que ces derniers en viendraient à résister plus activement aux maux grandissants que je tâche de leur imposer ? Il faudrait bien que tu te décides ! Mais puisqu'il le faut, je veux bien répondre à cette seconde objection, même si elle est incompatible avec la première. Nous verrons bien si tu trouves à redire ensuite.

(La Superstition sourit avec hauteur, pour montrer que les propos du Travail ne la touchent aucunement, et qu'elle ne daigne même pas lui répondre.)

Tu n'as rien à ajouter pour l'instant ? Alors je continue. Les retraités, même s'ils ne sont que rarement en mesure de profiter véritablement de leur retraite, même s'ils en éprouvent un certain mécontentement – et peut-être justement pour ces raisons –, ne sont généralement pas disposés à se dire explicitement à eux-mêmes et à dire aux autres les choses telles qu'elles sont. C'est parce qu'ils savent, ou plutôt sentent, que leur labeur,

leurs peines, leurs privations, le sacrifice d'une grande partie de leur liberté et de leur vie, ont perdu leur justification, qu'ils sont poussés à se mentir à eux-mêmes, sans vraiment y réussir, et à mentir aux autres, avec plus de succès. Les plus jeunes, qu'on occupe d'ailleurs pour qu'ils n'aient guère le temps de penser, sont maintenus dans l'illusion, et les retraités, loin de vouloir les détromper, exigent qu'ils vivent la même vie qu'eux, pour payer pour leur retraite dont ils ne peuvent pas profiter, et encore davantage pour qu'ils ne puissent pas vivre une vie plus heureuse et plus libre qu'eux. Si les retraités ont peiné toute leur vie en vain, c'est justice que les travailleurs plus jeunes le fassent aussi, et peut-être même plus, en exagérant les peines qu'ils ont dû supporter en tant que travailleurs, pour se faire valoir à peu de frais et accroître celles des plus jeunes, et pour justifier à leurs yeux les privilèges réels ou imaginaires dont ils peuvent difficilement profiter. Peut-être se réjouissent-ils même, en secret et non sans perversité, du fait que les travailleurs qui leur ont succédé devront travailler plus qu'eux, dans des conditions plus avilissantes, pour un salaire plus bas, en raison duquel ils seront obligés de s'imposer des privations plus grandes, seulement pour subsister, ou dans l'espoir de pouvoir profiter éventuellement d'une retraite tranquille et confortable, qu'on reportera progressivement à un âge toujours plus avancé et qui, quand elle deviendra enfin réalité, prétendra redonner leur liberté aux travailleurs méritants, qui en réalité auront des ressources financières encore plus réduites que leur prédécesseurs et insuffisantes pour que cette liberté devienne effective, ou qui auront été à ce point dégradés physiquement, intellectuellement et moralement par le labeur ayant occupé la place la plus importante dans leur vie, que cette liberté ne pourra être pour eux qu'un vain mot, privé de sens et de réalité. Outre cela, la séparation marquée entre les générations, qui est caractéristique des sociétés occidentales actuelles, a pour effet que les travailleurs actifs fréquentent un nombre très restreint de retraités, surtout de proches parents ; ce qui prend souvent la forme de visites relativement brèves et espacées. Il en résulte que les retraités peuvent cacher sans trop de difficulté aux travailleurs actifs – d'ailleurs tout disposés à les croire, puisqu'ils n'aiment guère se soucier du malheur des autres, même et surtout quand ce malheur deviendra plus tard le leur – ce qui en est véritablement de leur situation, s'ils le désirent. S'ils parlent plutôt, les travailleurs actifs – qui en sont à une tout autre étape de leur vie que les retraités, qui acceptent de peiner dans l'espoir d'obtenir ce qu'ils croient que les retraités ont, et qui les envient pour les prétendus biens dont ils bénéficient – pourront difficilement se faire une idée de la vie concrète des retraités, d'autant plus qu'ils manquent de temps pour examiner la chose, en raison du travail et des obligations familiales qu'ils se sont imposés eux-mêmes ou simplement afin de se conformer aux exigences de ce qu'il est convenu d'appeler une vie normale ou réussie. Si néanmoins certains de ces travailleurs prennent conscience de la situation réelle des quelques personnes retraitées qu'ils fréquentent, ils refusent généralement de considérer l'état d'esprit, l'ennui, l'absence de passions

fortes, les problèmes de santé ou les faibles revenus de ces dernières comme quelque chose de généralisé, mais préféreront considérer tout cela comme quelque chose qui s'applique seulement à ces quelques personnes, qui sont victimes d'un coup du sort, qui n'ont pas su rester jeunes, ou qui n'ont pas su faire ce qu'il fallait faire pour s'assurer une retraite confortable et paisible, c'est-à-dire digne de ce nom. Et ils s'imagineront, leur vanité aidant, qu'en ce qui les concerne les choses se passeront tout autrement quand ils atteindront l'âge de la retraite, dont ils sauront évidemment profiter. Quant aux travailleurs qui côtoient des collègues qui devraient être en âge de prendre leur retraite, mais qui ne peuvent pas le faire parce qu'ils sont trop pauvres pour vivre seulement de leur pension et de leurs rentes de retraite, ils se diront, s'ils sont charitables, que ce sont simplement des gens qui n'ont pas eu de chance ou, s'ils ne le sont pas, qui n'ont pas su être assez travailleurs et dynamiques pour pouvoir prendre leur retraite à l'âge normal prévu par la loi. Si les travailleurs plus jeunes se sentent concernés, cela les incitera à être encore plus laborieux, comme si cela suffisait pour être certain d'éviter ce triste sort, à la vitesse où les choses dégénèrent pour tous les misérables travailleurs de cette pauvre terre.

LA SUPERSTITION

Et elles dégénèrent si rapidement que de plus en plus de personnes – travailleurs actifs ou retraités – commencent à parler ouvertement des promesses illusoires de la retraite, et ont le désir de résister au mouvement de dégradation généralisée auquel tu travailles assidûment. Si bien qu'on peut se demander si, tôt ou tard, ils n'en viendront pas à se révolter pour se libérer de ton joug.

LE TRAVAIL

Rassure-toi ! Car il y a moyen, en retournant les générations les unes contre les autres, d'utiliser cette désillusion et le mécontentement qui en résulte pour appuyer et accélérer ce mouvement de dégradation. Les travailleurs âgés, constatant que leur retraite risque de différer grandement de celle qu'on leur avait promise, se borneront le plus souvent à exiger que les plus jeunes travaillent et paient de plus en plus dans l'espoir de rendre possible la récompense qu'ils croient leur être due. En retour, les travailleurs plus jeunes accuseront leurs aînés d'avoir tout pris, de ne laisser derrière eux rien d'autre qu'une terre brûlée, en raison de leurs exigences et de leurs privilèges démesurément grands ; ce qui aura pour effet de les condamner, eux et les générations suivantes, à une vie de travail encore plus pénible, et à les priver d'une partie toujours plus grande des biens de la retraite, qu'ils refusent à leurs aînés et qu'on leur refusera en invoquant les mêmes raisons. Comme tu vois, toujours plus de travail ! Et enfin viendra le jour où les économies que les travailleurs

auront faites pour leur retraite, même très modestes, seront perdues en grande partie en raison des difficultés financières des banques auxquelles on les aura confiées – les banquiers, c'est bien connu, étant des personnes tout à fait dignes de confiance –, et qui spéculent abusivement avec elles pour s'enrichir encore plus aux dépens des travailleurs. Peut-être même saisira-t-on alors ce qui reste de ces économies pour sauver les banques qui exploitent les travailleurs. Bel avenir en perspective !

LA SUPERSTITION

Pour dire les choses en mes termes, ce serait, en plus de refuser le Paradis promis à presque tous les hommes, leur donner, pour toute récompense de leurs maux et peines, l'Enfer sur terre. Ce qui voudrait dire – si tes prédictions se réalisaient un jour – que les hommes souffriraient alors à la fois de l'inexistence de ce Paradis qu'ils ne pourraient pas reporter dans le futur ou dans une vie après la mort, et de l'expérience vécue et concrète de l'Enfer terrestre, qui serait l'unique réalité.

LE TRAVAIL

Exactement. N'est-ce pas là le but ultime vers lequel devraient tendre tous nos efforts, et auquel devrait aboutir toute l'histoire de l'humanité ? Et les modifications que j'ai apportées à ta stratégie ne sont-elles pas un moyen très efficace d'atteindre cet objectif, de même que de rendre les hommes très sensibles aux maux qu'impliquent cette situation finale et les stades menant progressivement à elle ? N'est-ce pas là un avantage considérable comparativement à ta manière de faire, qui consiste à dévaluer les plaisirs et les commodités terrestres dont ils sont privés, et à réduire l'importance des maux endurés, par leur comparaison avec les tourments imaginaires de l'Enfer ?

LA SUPERSTITION

Eh, pas si vite ! Soit tu ne comprends pas bien les divers effets de mes promesses et de mes menaces sur mes fidèles ; soit tu les simplifies volontairement, pour te faire valoir à mes dépens. Mais je ne suis pas dupe. Pour en revenir aux véritables dévots, qui n'ont toujours constitué qu'une petite partie de mes fidèles, les plaisirs terrestres ne sont dévalués qu'à un certain degré et que de manière inconstante ; et les maux qu'ils acceptent de supporter ne perdent pas leur nature du seul fait qu'il y en aurait de beaucoup plus grands en Enfer. Pour que les plaisirs et les maux soient considérés comme parfaitement insignifiants et sans importance, il faudrait que les dévots soient capables de sentir ou d'imaginer vraiment et constamment les délices du Paradis aussi bien que les tourments de l'Enfer. Mais les dévots ne peuvent justement pas en faire l'expérience

durant leur vie dite terrestre, ni tenter de les imaginer clairement, ceux-ci étant par définition absolument supérieurs aux biens et aux maux terrestres, et donc d'une tout autre nature. Il en résulte que leur foi et leur moralité, aussi rigides et austères fussent-elles en principe, sont inconstantes, voire vacillantes ; et c'est en grande partie cette expérience vécue des limites de la nature humaine, leur refus de les accepter, et la tension dans laquelle elles entrent avec ces idéaux absolus et inhumains, qui les poussent à considérer la condition humaine comme irrémédiablement misérable. Si bien que la vie des dévots ressemble à des montagnes russes, avec des hauts et des bas qui se suivent rapidement. En effet, peu après un moment d'élévation spirituelle vers Dieu et l'adoption d'un mode d'existence soi-disant plus pur et même saint, c'est la déchéance, la chute dans le péché, dans le vil monde de la matière et des sens, dans le doute, etc. Après quoi suivra ce qu'ils croiront être un nouveau moment de grâce et de proximité avec Dieu, qui sera bientôt suivi d'une nouvelle chute ; et ainsi de suite... Et c'est ce passage rapide de l'un à l'autre de ces états qui est à l'origine d'une grande partie des souffrances et des peines auxquelles se condamnent eux-mêmes les plus dévots de mes fidèles. Certes, on pourrait dire que, de la même manière que les épisodes d'exaltation contribuent à décupler l'intensité des épisodes de déchéance qui les suivent, les épisodes de déchéance contribuent à décupler l'intensité des épisodes d'exaltation qui leur succèdent. Cela serait parfaitement juste si je ne m'étais pas efforcée, en tant qu'ennemie invétérée du genre humain, de donner à leur existence une tonalité très triste, de les pousser à voir dans le monde une vallée de larmes, et de les disposer à s'irriter ou à désespérer beaucoup plus en raison de leurs chutes successives dans le péché, qu'à se réjouir de leurs moments de félicité supposée. Il en résulte qu'ils ont tôt fait de passer maîtres dans l'art de se torturer eux-mêmes et de torturer ceux qui ont le malheur de se retrouver sous leur influence ou leur autorité. Par conséquent, ne pouvons-nous pas dire que pour eux aussi la vie terrestre devient un véritable Enfer, dont ils font l'expérience comme tel ? Et le fait qu'ils s'imaginent qu'il existe un Enfer beaucoup plus horrible dans une vie après la mort ne change rien à l'affaire. Bien au contraire, la crainte de ces souffrances imaginaires s'additionne aux souffrances réelles et les alimente.

LE TRAVAIL

À supposer qu'il en soit véritablement ainsi pour ces quelques dévots, il n'en reste pas moins vrai que tu ne produis que rarement des effets significatifs sur la manière de sentir et de vivre de beaucoup d'hommes, lesquels trouvent moyen de profiter des plaisirs sensibles sans rien regretter ou presque, sauf dans les moments de détresse, de grande crainte ou de crise. Quand cela passe, c'est le retour à la vie normale, jusqu'à la prochaine catastrophe, petite ou grande, réelle ou imaginaire, individuelle

ou collective. Et toutes les souffrances qu'endureraient les rares dévots ne sauraient peser dans la balance, à côté du bonheur relatif mais assez constant de cette foule d'hommes plus normaux et plus sains.

LA SUPERSTITION

Le problème avec tous ces hommes, c'est qu'ils sont à peu de chose près des mécréants, du moins la plupart du temps, c'est-à-dire aussi longtemps que tout va bien. Et ils seraient beaucoup plus malheureux et rendraient les autres beaucoup plus malheureux s'ils étaient plus superstitieux. On ne saurait donc, sans mauvaise foi, me tenir responsable de ce qui résulte d'un manque de superstition, alors que c'est justement ce manque que je m'ingénie à combattre chez eux. C'est plutôt toi, à ce qu'il me semble, qui es coupable de cette situation, car le confort et la sécurité que tu leur procures les rendent moins disposés à croire à mes menaces et à mes promesses.

LE TRAVAIL

Ne me raconte pas des sornettes, veux-tu ? Tu sais très bien que si tu as perdu un grand nombre de tes fidèles au cours des derniers siècles, c'est par ta faute et non la mienne. Ce sont tes excès, en entraînant les hommes dans des absurdités ridicules – les profonds mystères de la théologie – et dans des abominations outrées – les chasses aux sorcières, l'Inquisition, les guerres de religion –, qui leur ont montré ce que tu es vraiment, et qui sont donc à l'origine de ton déclin. Pour ma part, je n'ai fait que profiter de l'occasion pour accroître mon influence, d'ailleurs déjà considérable. Tu en aurais sans doute fait autant à ma place.

LA SUPERSTITION

Mettons. Mais tu n'en aurais pas moins agi par trahison pour usurper le trône que je tenais des Dieux mêmes, en profitant d'un moment de faiblesse, tout à fait temporaire. Si tu m'en avais seulement laissé le temps, j'aurais pu rétablir solidement mon pouvoir et continuer à régner sur les hommes, jusqu'à la fin de temps ou pour l'Éternité.

LE TRAVAIL

J'aurais bien aimé te regarder en train d'essayer de te sortir de cette mauvaise passe. Je regrette presque d'être intervenu. Mais je me console en me disant que, de toute façon, je n'aurais pas pu assister bien longtemps à ce drôle de spectacle, car d'autres que moi auraient profité de l'occasion pour prendre ta place et te repousser dans tes derniers retranchements ; ce que j'ai eu la magnanimité ou l'intelligence de ne pas

faire. Je pense surtout à une certaine coalition d'ennemis que nous avons en commun, dont les principaux sont la Liberté, la Démocratie, la Raison et les Arts. En prenant la place que tu n'étais plus en mesure d'occuper, j'ai empêché rien de moins que le triomphe des bienfaiteurs de l'humanité, sans compter que j'ai enchaîné, rendu stérile ou corrompu la plupart d'entre eux, afin d'en faire les instruments du malheur et de la servitude des hommes, bien que par leurs beaux discours ils prétendent toujours le contraire, pour tromper ces derniers et parfois pour se tromper eux-mêmes. Imagine ce que serait le monde si je leur avais laissé le champ libre, par respect pour un pouvoir que tu n'étais plus en mesure d'exercer. J'en ai la nausée simplement à y penser, et je me dis que tu vois les choses de la même manière, même si tu es irritée de ne plus être ce que tu étais jadis. Réjouis-toi d'avoir évité le pire, et apprends à reconnaître en l'ennemi de tes ennemis ton allié.

LA SUPERSTITION

Oui, mais un allié qui me dénigre tout de même, en minimisant les grands maux que je faisais endurer à un grand nombre d'hommes, et que je pourrais leur faire endurer de nouveau, si seulement il me laissait faire.

LE TRAVAIL

Je ne demande pas mieux, du moins si ce que tu as en tête est compatible avec mon projet et mes intérêts. Car je ne veux pas te raconter des histoires : je suis ton allié seulement dans la mesure où tes intérêts et tes plans sont compatibles avec les miens ; et je n'en attends pas davantage de toi.

LA SUPERSTITION

Tu as beau jeu, puisque c'est toi qui es actuellement en position de force. Mais essayons toujours. J'ignore dans quelle mesure les supplices que je réserve aux hommes sont compatibles avec les projets que tu as pour eux. Mais, en m'expliquant, je parviendrai au moins à sauver mon honneur, en t'obligeant à reconnaître que tu as sous-estimé tout le mal que j'ai fait aux hommes et que je pourrais encore leur faire, si seulement mon pouvoir sur eux était plus grand.

LE TRAVAIL

Je suis tout ouïe !

LA SUPERSTITION

Ce qui m'étonne et m'irrite, c'est que tu fais mine de croire que, parmi mes fidèles, il ne faille compter que les dévots. Mais entre ceux sur lesquels la superstition exerce une grande influence et ceux sur lesquels elle n'en exerce presque pas, il y a des fidèles plus normaux, modérés, à la foi chancelante, sur lesquels la superstition produit des effets particuliers. Comme tu l'as déjà dit toi-même, les interdictions et les recommandations de la religion concernant les plaisirs terrestres, matériels et sensibles ont une efficacité limitée sur la plupart des hommes. Mais cela ne pose nullement problème. Bien au contraire, mon pouvoir et celui de mes porte-parole dépendent grandement de la tendance des hommes à désirer ces plaisirs et à succomber à la tentation. Car autrement l'affaire serait réglée une fois pour toutes, par une abnégation et une austérité à la portée de tous ou presque. Il m'a donc semblé très sage de faire de ces plaisirs les objets de diverses interdictions, non pas tant dans l'espoir très déraisonnable de faire souffrir les hommes en les détournant entièrement d'eux, mais plutôt afin de cultiver leur désir pour les objets défendus. Ainsi souffrent-ils d'abord du désir de ce qui est défendu, puis tôt ou tard du fait d'avoir succombé à la tentation, et de la crainte des châtements – en ce monde ou en un autre – que leur réserverait quelque Dieu pour punir leurs péchés ; d'où la nécessité de s'en repentir et de se punir eux-mêmes en s'imposant des maux et des privations, en suivant les conseils de mes serviteurs, dans le but de racheter leurs fautes et de détourner d'eux la colère divine. Et tout recommence avec la prochaine tentation, qui ne tarde pas à venir, la chair étant faible, comme on dit. Ainsi la souffrance, loin d'être statique, entre alors dans un rapport dynamique avec les plaisirs interdits, et adopte successivement différentes formes, bien qu'elle gravite toujours autour de ces plaisirs. Ou, pour dire les choses autrement, elle n'est pas une simple privation de ces plaisirs ou un effort tendant vers cette privation. Elle consiste plutôt en une force qui incite à commettre la faute, et qui fait souffrir grâce à cette tentation même et aux regrets qui la suivent, puisqu'on pêche non seulement quand on succombe à la tentation, mais aussi quand on a la tentation d'un plaisir défendu. Le fidèle inconstant est donc le lieu où s'affrontent le désir des plaisirs défendus et la crainte de se damner par le péché, en existant simultanément ou successivement en lui. C'est là un supplice qui n'est pas sans rappeler l'écartèlement, à l'exception près qu'au lieu de faire partie d'une exécution devant au final libérer le supplicié par la mort, il est intégré à sa vie même et y est une des principales forces agissantes.

LE TRAVAIL

Crois-tu avoir le monopole de l'écartèlement moral des hommes entre les plaisirs et les peines ? Aurais-tu oublié tout ce que je t'ai déjà dit à propos du rôle que l'espoir de la retraite joue dans la mécanique des

sentiments des travailleurs ? Et sans revenir sur cette question, n'en fais-je pas autant que toi en les enfermant dans la boucle où se succèdent quotidiennement les plaisirs de la consommation, réels ou supposés, et le prix à payer pour eux, non pas tant en argent que de leur propre personne, par le travail ? Ces plaisirs, que les travailleurs désirent goûter après une dure journée de travail, la fin de semaine ou pendant les vacances estivales, sont ce qui doit justifier les peines du travail et les rendre supportables. Ou peut-être vaudrait-il mieux dire que c'est l'espoir de ces plaisirs qui a cette fonction. En retour, la consommation de ces biens prend de la valeur à leurs yeux en raison des peines qu'ils endurent pour y avoir droit, tout comme l'espoir dont ils sont l'objet gagne en intensité. C'est ainsi que j'enchaîne les travailleurs-consommateurs au travail, de même qu'à ce qui lui donne sa valeur, tout en tirant aussi sa valeur de lui. Des sentiments mélangés de plaisir et de peine et leur fluctuation constituent alors l'essence même de leur vie. Tu sembles sceptique, et te dire que ce n'est pas la même chose. Voyons si tu trouves quelque chose à reprendre dans mes explications. Nieras-tu que la valeur que les travailleurs accordent aux plaisirs de cette espèce varie constamment et dramatiquement, c'est-à-dire que la valeur de ces plaisirs devient exagérée quand elle motive le travail qu'ils sont en train d'exécuter, et se perd grandement quand ils les vivent, qu'ils soient en eux-mêmes décevants ou insatisfaisants, ou qu'il soit difficile de les goûter pleinement compte tenu des limites imposées par une vie de labeur ? À cela s'ajoutent les regrets tournés vers le passé, en raison du prix que les travailleurs ont dû payer pour ces plaisirs dont ils sentent, souvent de manière confuse, qu'ils n'en valaient peut-être pas la peine. Autrement dit, les plaisirs de la consommation, quand les travailleurs les goûtent, sont empoisonnés par ce qui leur donne leur valeur de l'extérieur, c'est-à-dire le travail. Ceux qui devraient en profiter, d'autant plus qu'ils ont peiné pour obtenir ce droit, se souviennent des peines passées qu'ils ont dû endurer et appréhendent les peines futures au moment même de la consommation, surtout quand ils ont contracté des dettes pour se permettre ces luxes petits ou grands, lesquelles ils devront rembourser à la sueur de leur front, en plus de gagner leur vie. Accablés par les peines et l'ennui du travail qui s'accroissent ainsi, les travailleurs n'en seront que plus disposés à espérer, de manière très déraisonnable, des récompenses futures, proches ou lointaines, qui consistent en des plaisirs sans intensité et les ayant pourtant déçus par le passé, et qui ne constituent pas en elles-mêmes des biens véritables, si ce n'est par la suspension temporaire des maux du travail et la distraction qu'elles devraient en principe procurer, pour préparer le retour au travail, seule chose vraiment sérieuse et importante, dans l'esprit des travailleurs comme dans la réalité. Ce qui n'empêche pas de nombreux travailleurs de s'étourdir et de se tromper eux-mêmes, et de sentir par anticipation ces biens comme s'ils étaient bien réels et positifs, en raison de la force de l'imagination, alors même qu'ils peinent, et justement pour cette raison. Voilà donc que nos braves travailleurs sont, à la manière de tes fidèles, écartelés à tous les moments de leur vie

quotidienne entre les plaisirs et les peines, et entre l'espoir et l'appréhension qu'ils suscitent. C'est ce mélange de sentiments contraires, et la subordination des plaisirs décevants ou factices aux peines du travail, qui donnent son dynamisme à la vie des travailleurs, et qui les poussent à alourdir et à resserrer eux-mêmes leurs chaînes, et à accroître ainsi leur propre malheur.

LA SUPERSTITION

Plus je t'écoute, et plus je suis perplexe. Car soit tu te contredis, sans t'en apercevoir ou pour me tromper ; soit tu as recours à deux stratagèmes qui ne sont pas compatibles. Et la chose est d'autant plus intolérable que tu m'as injustement accusée de manquer de cohérence il y a à peine quelques minutes, dans l'espoir de m'embrouiller !

LE TRAVAIL

Je vois que tu n'as pas digéré le juste reproche que je t'ai fait, et que tu tentes de t'en venger et d'apaiser ton orgueil blessé en faisant croire que je viens de commettre la même faute que toi. C'est là un stratagème trop évident pour être efficace. Mais explique-toi toujours...

LA SUPERSTITION

Tu me fais rire ! C'est plutôt toi qui tentes de cacher tes fautes, bien réelles, en m'attribuant du ressentiment, lequel n'existe en fait que dans ton imagination ! Tu vas voir, je vais te montrer ! Ne t'es-tu pas acharné à me convaincre que l'espoir des plaisirs qu'on promet comme récompenses des peines du travail se voit déçu dans un second temps, au moment de la retraite, et que le malheur des hommes dépend grandement de cette manière de faire. Et voilà maintenant que tu me dis que les plaisirs de la consommation, qui sont de la même nature que ceux de la retraite, sont constamment déçus, pendant toute la vie des travailleurs, et ce quotidiennement. S'il en était vraiment ainsi, les travailleurs ne devraient-ils pas prendre conscience des limites et du caractère trompeur de ces plaisirs bien avant leur retraite, et être beaucoup moins disposés à supporter docilement les maux du travail et à les laisser s'étendre et se radicaliser, dans l'espoir d'obtenir une retraite agrémentée de ces mêmes plaisirs ? Ou si plutôt cela ne change rien du tout, si la dévaluation des plaisirs matérialistes peut avoir lieu en même temps que leur recherche, les avantages que tu t'es alors attribués sur moi ne sont pas réels. Tu es un fin matois, je ne le nie pas ! Mais j'ai assez de suite dans les idées pour voir clairement à travers ton jeu, même si tu prends un malin plaisir à essayer de me faire croire que c'est moi qui essaie de te tromper, en me trompant moi-même.

LE TRAVAIL

Je pourrais très bien en dire autant de toi. Mais je préfère m'en abstenir, car cela serait très contre-productif. Je te réponds rapidement, sans insister, en te demandant d'y penser quand tu auras la tête plus froide. Tu sais aussi bien que moi que les hommes ont tendance à se tromper eux-mêmes, et y sont très habiles, plus particulièrement quand il s'agit de se faire croire qu'ils sont moins malheureux ou plus heureux qu'ils ne le sont en réalité ; ou qu'ils seront moins malheureux ou plus heureux dans un futur rapproché ou lointain, qu'ils ne le sont à un moment donné. Ils peuvent par exemple s'imaginer qu'ils pourront pleinement goûter des biens au moment de leur retraite, lesquels ils ne peuvent goûter que très imparfaitement en raison des soucis, des peines et de la fatigue résultant du travail. Puis, comme on l'a déjà dit, les hommes peuvent se résoudre à endurer l'absence de bonheur et le malheur en imposant les mêmes maux aux autres, et en se consolant du fait qu'ils sont presque universellement partagés. Même s'il ne résulte pas de bonheur fort et positif de ces sentiments et de ces actes malveillants, cela suffit généralement pour que les hommes, qui se contentent de peu, ne se révoltent pas contre leur malheur, et pour qu'ils se l'imposent plutôt mutuellement. C'est donc un plaisir moindre qui engendre et maintient des maux généralisés, quotidiens et donc grands, quoiqu'on s'efforce de le nier, pour les faire passer pour des nécessités, d'autant plus qu'on les sent pour ce qu'ils sont. Plus ces maux sont sentis et généralisés, plus on cherche à les imposer radicalement à un grand nombre d'hommes et à les leur faire sentir comme tels. C'est là le cercle infernal dans lequel les hommes s'enferment de leur propre gré, par bêtise et par malveillance, et y creusent progressivement une ornière tellement profonde qu'ils seront bientôt non seulement incapables d'en sortir, mais même de voir ce qui existe en dehors d'elle.

LA SUPERSTITION

Je suis bien loin d'être convaincue. Mais qu'importe ! Car même si je l'étais sur ce point, j'aurais autre chose à objecter.

LE TRAVAIL

Je constate avec plaisir que tu sais être sceptique quand cela t'est avantageux, contrairement à ce que je m'attendais de toi.

LA SUPERSTITION

Raille-moi si ça t'amuse ! Mais tâche aussi de me répondre, veux-tu ? Car j'ai bien de la peine à croire que les désirs et les souffrances de tes

travailleurs-consommateurs soient si grands que tu le dis. En effet, la simple recherche du confort, à laquelle ils s'adonnent pour la plupart, ne suppose certainement pas des passions violentes. Elle les enferme plutôt dans une réalité fade, réglée et tranquille, où il n'y a pas de place pour de grands maux et la crainte, justifiée ou non, qu'on peut en avoir ; et où ils ont vite fait de s'habituer aux maux qu'ils doivent supporter, puisque ceux-ci sont prévus et appartiennent à la réalité normale, en raison de la place bien déterminée qu'ils occupent et doivent occuper dans la vie individuelle et sociale. Ce qui a pour résultat que les désirs des travailleurs sont fortement adaptés à leurs conditions de vie. Faute de désirer fortement autre chose, ils en viennent à ne plus sentir ces maux déjà modérés pour ce qu'ils sont, et à se contenter des petites récompenses qu'on leur donne en échange, même si elles ne valent presque rien en elles-mêmes, même s'ils ne sont pas en mesure d'en profiter dans les rares cas où elles peuvent avoir une réelle valeur. Par opposition aux maux réels et imaginaires qui résultent du délire que je provoque chez les hommes, tes maux ne sont donc rien de plus que des piqûres de maringouin.

LE TRAVAIL

Comme beaucoup d'autres tu sous-estimes l'ennui d'une vie de labeur en tant que mal. De manière générale, je ne m'en plains pas, puisque cela m'aide beaucoup à imposer ce mal à presque tous les hommes, qui semblent de plus en plus résignés à le supporter, justement parce qu'il est répandu et semble normal, bien qu'ils ne cessent pas pour autant de le sentir comme un mal, comme le montrent leurs tentatives de se divertir pendant leurs temps libres, souvent sans y parvenir, et en continuant à s'ennuyer. Même en admettant une grande différence entre l'ennui et les maux plus intenses que tu provoquerais, l'omniprésence de l'ennui – qui imprègne la plus grande partie de la vie des travailleurs – contrebalancerait ce manque d'intensité. Puis l'habitude du travail et de la simple recherche du confort rend les hommes tellement petits que les moindres plaisirs leur semblent avoir une grande valeur, comme la privation de ces plaisirs leur semble être un grand mal. Bien qu'insensibles à des biens et des maux plus grands mais moins manifestes, ou justement pour cette raison, ils deviennent plus sensibles aux petits biens et aux petits maux, qui prennent une importance démesurée pour eux. Contrairement à ce que tu prétends à tort et à travers, la capacité à supporter les souffrances dépend de l'intensité des souffrances que l'on vit. Celui qui ne souffre que de maux légers, n'en ayant pas connu de plus grands, en souffre fortement, ou du moins se fait croire que c'en est le cas, ce qui revient à peu près au même, l'imagination jouant ici un rôle très important. Sur ce point, comme sur d'autres encore, les travailleurs sont comme de grands enfants : ils se tourmentent pour des bagatelles, auxquelles leur réalité se réduit. Inversement, la capacité à endurer de

grandes souffrances est développée par ces souffrances, qui en viennent à ne plus être senties pour ce qu'elles sont. Ainsi, dans l'hypothèse où les maux d'une grande intensité que tu fais endurer aux hommes pouvaient acquérir une espèce de permanence, les hommes s'habitueraient alors peu à peu à cette réalité, et les souffrances qui la constitueraient perdraient une grande partie de leur force. Enfin, même en supposant, comme tu le fais, que de nombreux travailleurs vivent dans un état d'assoupissement et d'insensibilité incompatible avec des souffrances dignes de ce nom, n'est-il pas vrai qu'ils souffriraient encore plus de la catastrophe finale que je leur prépare, justement parce qu'ils ne sont pas habitués à ce degré d'intensité dans la souffrance ?

LA SUPERSTITION

Reste à voir si cette apocalypse à ta manière se produira réellement et n'est pas une chimère produite par ton imagination. Puis, même si ce n'était pas le cas, il n'en serait pas moins vrai que les hommes ne se portent pas si mal, en attendant. Comment peux-tu, toi pour qui le temps est si précieux et doit toujours être utilisé de manière productive, gaspiller toute cette période préparatoire en laissant vivre les hommes dans un relatif bonheur, dans un certain confort ou une certaine aise, ou du moins dans une absence relative de souffrance, quoique tu prétendes le contraire ?

LE TRAVAIL

Je n'avais pas l'intention d'entrer à ce point dans le détail. Mais puisqu'il faut tout t'expliquer, allons-y. Tu exagères l'insensibilité des travailleurs aux maux de leur vie quotidienne. Voici pourquoi : tu supposes que leur situation est fortement uniforme et stable, alors qu'elle est au contraire assez diverse et instable. C'est justement cette disparité des situations qui fournit aux travailleurs des points de comparaison et des occasions de se montrer envieux et de souffrir de leur situation actuelle. En effet, tout travailleur aura tendance à comparer sa situation avec celle d'un autre travailleur qui lui semblera, à tort ou à raison, préférable en quelque point ou de manière générale. Par exemple, son envie envers ceux qui gagnent un meilleur salaire, qui ont une plus grande sécurité d'emploi, et qui ont plus de vacances et d'avantages sociaux, lui rendra plus pénible sa propre situation. Et ces travailleurs jalouxés en feront autant à l'égard d'autres travailleurs, qui leur sembleront plus choyés qu'eux, et se rendront à eux-mêmes leur travail et leur vie plus pénibles. Et ainsi de suite, pour l'ensemble des travailleurs. Bref, ces comparaisons, souvent faussées, font apparaître à chacun son propre lot comme un mal plus grand que celui des autres, et incitent du même coup à faire preuve de malveillance à l'égard des autres et à approuver ou réclamer la dégradation de leurs conditions de travail et de vie.

LA SUPERSTITION

D'accord. Mais alors les travailleurs peuvent aussi comparer leur situation respective à celle d'autres travailleurs moins choyés, et même aspirer à améliorer leur situation, en montant par exemple les échelons d'une entreprise. Ainsi la multiplicité et la mobilité des situations sur le marché du travail ont aussi pour effet de leur faire apparaître leur situation comme très supportable comparativement à d'autres plus misérables, et à leur donner l'espoir d'améliorer cette situation ; ce qu'il te faut justement éviter, si tu as vraiment à cœur le malheur des hommes. Il ne fait pas de doute qu'un travailleur quelconque, même s'il occupe un emploi ennuyeux, pénible et mal rémunéré, se réjouira de ne pas être un de ces chômeurs auxquels l'on fait la charité avec toujours plus de mauvaise grâce. De même, le fait d'aspirer à une promotion, avec les avantages financiers et symboliques que cela implique, donne au travailleur de l'espoir, puisque son sort peut s'améliorer et qu'il ne se sent pas irrémédiablement condamné à une situation professionnelle relativement dégradante, c'est-à-dire si on la compare à d'autres qui sont meilleures.

LE TRAVAIL

Il y a du vrai dans ce que tu dis. Mais c'est plus compliqué, et il ne faut pas voir seulement un côté des choses, comme tu le fais. Si les hommes étaient véritablement raisonnables et n'étaient pas malveillants, si le marché du travail reconnaissait avant tout les compétences et si l'on y respectait le principe de l'égalité des chances, les choses se passeraient à peu près comme tu le dis. Bien entendu, ce n'est pas le cas, et tu le sais très bien, puisque tu n'es sans doute pas dupe de ce que je raconte aux travailleurs, dans le but de les asservir. D'ailleurs, ils sont eux-mêmes moins dupes qu'on pourrait le croire, et leur relative lucidité ne les empêche nullement de travailler à leur propre servitude. C'est là toute la beauté de la chose ! Je commence d'abord par le cas des travailleurs qui désirent obtenir de l'avancement et améliorer leur situation. Pour beaucoup d'entre eux, qui n'ont ni les diplômes exigés ni les relations nécessaires, les possibilités d'avancement sont en réalité très limitées. Ces travailleurs étant condamnés à occuper leur vie durant les échelons inférieurs de la hiérarchie du monde du travail, les situations professionnelles supérieures aux leurs, surtout quand l'écart n'est pas trop grand, ne sauraient être autre chose pour eux qu'un objet d'envie et même, dans certains cas, d'aversion. Sentant par comparaison ce que leur situation a d'inférieur et de misérable, ils tentent de se consoler en se flattant d'être les seuls « vrais travailleurs », et en approuvant ou réclamant la détérioration progressive des conditions de travail de ceux dont ils sont jaloux. Leur impuissance ne leur permet guère que ce petit plaisir mesquin, auquel ils tiennent d'autant plus qu'il contribue au

malheur des autres travailleurs, et qu'ils ont pour idéal tacite le partage presque universel de leur sort, c'est-à-dire la gueuserie généralisée. Mais mes serviteurs fidèles vont encore plus loin : habitués de s'enorgueillir de leur vie laborieuse et de faire de leur misère une forme de supériorité imaginaire, il n'est pas question qu'ils tolèrent sous eux les chômeurs, qui pourraient les déloger au sommet de l'échelle humaine, si on tenait compte seulement de leur misère plus grande. C'est pourquoi ils se plaisent à les voir comme des parasites ou des rentiers qui vivent à leur aise sans même travailler, qu'ils peuvent envier et dénigrer, et qu'on ne saurait tolérer dans une société bien ordonnée et équitable. Mais je laisse pour l'instant de côté la question de savoir tous les maux qui peuvent être provoqués ou aggravés par cette attitude, le temps d'aborder le cas des travailleurs plus susceptibles d'obtenir de l'avancement, et aussi le cas extrême que constituent les carriéristes – pour lesquels, tu l'auras deviné, j'ai une prédilection toute particulière.

LA SUPERSTITION

Je suppose que c'est pour toi l'équivalent de mes bigots, chez lesquels se mélangent de manière exquise le zèle et l'hypocrisie.

LE TRAVAIL

Exactement ! Tout comme les bigots imposent, avec sincérité ou hypocrisie, des peines encore plus grandes aux autres comme à eux-mêmes, dans l'espoir de s'attirer les faveurs d'un Dieu ou de s'élever au-dessus des autres hommes, les carriéristes en font autant pour gagner les faveurs de leurs supérieurs et obtenir de l'avancement. Que cela soit bien clair : pas plus qu'il n'est nécessaire d'être un modèle de vertu ou de pureté pour occuper une position importante dans une hiérarchie ecclésiastique ou dans une communauté religieuse, et pour être un jour canonisé, il n'est nullement requis ou même avantageux d'être particulièrement compétent et efficace dans son travail pour obtenir des promotions. Car dans les deux cas on risque de s'attirer l'animosité de ses supérieurs et de ses égaux, qui n'aiment pas faire triste figure aux côtés des personnes d'exception, même si c'est seulement sur un point précis. Pour m'en tenir seulement aux arrivistes – ce sont eux qui m'intéressent ici –, il importe surtout, pour obtenir des promotions, de s'attirer les faveurs de leurs supérieurs – qui sont autant de petits dieux – et d'éviter leur courroux en allant au devant de leurs moindres caprices et en flattant leur vanité ; puis de faire preuve de dynamisme, c'est-à-dire de s'agiter pour donner l'impression qu'ils sont des travailleurs particulièrement laborieux et affairés, même si toute cette agitation est non seulement inutile, mais entrave aussi l'accomplissement efficace des tâches utiles dans l'entreprise. Et toute cette activité absurde et servile, bien qu'elle soit inutile, n'en exige pas moins des efforts pénibles et supplémentaires,

justement pour ne pas laisser apparaître trop clairement son absurdité et son inutilité. En plus de s'imposer à eux-mêmes ces nouvelles peines qui valent bien celles du travail efficace et utile, les arrivistes se les imposent les uns les autres, du seul fait qu'ils sont en concurrence, et qu'ils doivent donc ramper et s'agiter plus que leurs compétiteurs, pour se démarquer d'eux. Ils entrent alors dans un jeu de surenchère, qui semble pouvoir se continuer indéfiniment. À cela s'ajoute que ceux des arrivistes qui réussissent attendront le même genre de comportements de leurs subordonnés, lesquels devront les flatter bassement et s'agiter absurdement pour pouvoir arriver eux aussi. Même les travailleurs très peu ambitieux, qui se contenteraient bien d'accomplir avec application et efficacité les tâches qu'on leur confie, se retrouvent entraînés dans cette agitation folle, car leurs supérieurs immédiats exigent d'eux leur participation à celle-ci, laquelle rejaillit sur eux et leur devient profitable ; car leurs collègues plus ambitieux, avec lesquels ils sont dans l'obligation de collaborer, y participent de bon gré, pour plaire à leurs supérieurs et les impressionner. Bref, la possibilité d'obtenir de l'avancement n'adoucit nullement les maux que doivent endurer les travailleurs. Bien au contraire, il en résulte des maux supplémentaires pour les arrivistes, qui doivent s'agiter et s'avilir toujours plus, et la dégradation généralisée des milieux de travail et l'ajout du travail inutile au travail utile, lequel devient dans une grande mesure inutile, puisqu'il cesse alors d'être un moyen efficace d'atteindre les fins en vertu desquelles on peut le dire utile ; ce qui affecte l'ensemble des travailleurs, ambitieux ou non.

LA SUPERSTITION

Peut-être en est-il ainsi. Mais tu n'as fait qu'effleurer le cas des chômeurs, qui fournissent, comme je l'ai déjà dit, un point de comparaison avantageux pour tous les travailleurs, même ceux dont les conditions de travail et de vie sont les plus misérables. Car ces derniers ne se disent-ils pas, ouvertement ou dans leur for intérieur, qu'il faut se réjouir d'avoir un quelconque emploi, alors que les chômeurs sont plus ou moins nombreux, et font irrémédiablement partie de la réalité économique actuelle, bien qu'on tente de réduire leur nombre par toutes sortes de mesures politiques et économiques et des pressions morales.

LE TRAVAIL

Ne t'inquiète pas, j'y viens. Le rapport des travailleurs actifs au chômage et aux chômeurs n'est pas aussi simple que tu le dis. Certes, ils peuvent se réjouir d'avoir un emploi, un salaire, de quoi subsister et les surplus nécessaires pour se permettre des plaisirs de consommation plus ou moins dispendieux. Ils peuvent aussi être contents de ne pas avoir été mis en marge de la société, qui s'organise essentiellement autour du travail et de la consommation. Et ils se consolent d'une certaine manière

des maux du travail, en se disant que leur situation pourrait être pire. Cependant cette comparaison, même si elle atténue les peines des travailleurs, ou précisément pour cette raison, les incite à supporter plus docilement les maux du travail, et à accepter la détérioration progressive de leurs conditions de travail, auxquels ils pourraient avoir envie de résister dans un autre contexte. Mais ce n'est pas tout ! Comme je l'ai déjà signalé, les travailleurs actifs – et plus particulièrement ceux qui sont dans une situation professionnelle relativement précaire et qui sont les plus susceptibles de se retrouver au chômage – se montrent souvent jaloux des chômeurs, lesquels vivraient à leurs dépens et seraient des paresseux qui ne feraient pas leur part dans la société. Il en résulte que ces travailleurs approuvent ou réclament bêtement des coupures assez importantes dans les régimes sociaux devant assurer aux chômeurs une certaine sécurité financière. Ces derniers en viennent tôt ou tard à devoir accepter des conditions de travail très mauvaises, pour réintégrer le marché du travail et pour éviter une pauvreté croissante, ne pas se retrouver à la rue et peut-être mourir de faim et de froid. Ces chômeurs, se faisant non seulement concurrence les uns les autres pour décrocher des emplois souvent minables, font aussi concurrence aux travailleurs actifs, auxquels l'on fait sentir qu'ils pourraient être facilement remplacés à des coûts moindres par des chômeurs ; d'autant plus que c'est la mode de donner aux entreprises le droit de renvoyer leurs employés comme bon leur semble, sous prétexte de leur permettre d'exercer leur droit de gérance, de leur redonner confiance et de stimuler ainsi l'économie. Si bien que les employés, sur qui plane la menace d'un renvoi ou d'une mise à pied sous un prétexte quelconque, sont disposés à accepter le gel ou la diminution de leurs salaires, ainsi que la dégradation progressive de leurs conditions de travail. Quand cela ne suffit pas, ils se retrouvent eux-mêmes à être des chômeurs, et à contribuer à la dégradation des conditions de travail, par la concurrence qu'ils se feront entre eux et qu'ils feront aux travailleurs actifs. Il va sans dire que l'existence du chômage, ou sa simple menace, n'est certainement pas favorable à la consommation, sur laquelle repose en grande partie l'économie actuelle. Cette situation, en plus de priver les travailleurs des biens réels ou supposés qu'on leur promet comme compensation pour leurs peines, provoque la fermeture de certaines entreprises et des difficultés financières pour d'autres, alors que les entreprises continuant à faire des profits malgré tout profitent de cette instabilité économique pour faire des profits encore plus grands en exploitant leurs employés. Il en résulte, une fois de plus, des mises à pied massives, la diminution des salaires, la détérioration des conditions de travail et l'augmentation du nombre de chômeurs. Ces derniers, en plus de ne plus remplir les coffres de l'État en payant les impôts et les taxes sur la consommation, deviennent une charge de plus en plus lourde pour les finances publiques et pour les travailleurs actifs, lesquels – encore plus jaloux des prétendus privilèges des chômeurs – en viennent à réclamer des coupures encore plus grandes dans les régimes devant venir en aide aux chômeurs, ou même leur abolition pure et simple, comme si cela

pouvait être une solution et ne contribuait pas plutôt à radicaliser et à généraliser la misère et la servitude ! Et ainsi de suite, indéfiniment, ou plutôt jusqu'à ce que ce soit l'Enfer sur terre, et qu'il ne soit plus possible de descendre plus bas. D'où l'on peut conclure que cet autre point de comparaison que sont les chômeurs pour les travailleurs actifs, loin d'atténuer les maux de ces derniers, en engendre de plus grands, qu'ils demeurent actifs comme travailleurs, ou qu'ils se retrouvent au chômage. N'est-ce pas simplement merveilleux ?

LA SUPERSTITION

Pas mal, je suppose. Mais, encore une fois, ta stratégie manque de cohérence. D'un côté, tu voudrais que les hommes se réjouissent de ne pas être au chômage et, pour cette raison, supportent plus docilement les maux du travail, même s'ils tendent à s'aggraver ; de l'autre, tu voudrais qu'ils se représentent les chômeurs comme des personnes choyées, qui vivent à leur aise sans avoir à supporter les maux du travail, et dont on devrait donc supprimer les privilèges, pour qu'ils réintègrent coûte que coûte le marché du travail, avec tous les effets nuisibles que cela peut avoir pour l'ensemble des travailleurs.

LE TRAVAIL

Ce n'est pas moi qui manque de cohérence, mais bien les hommes. Et j'utilise leur manque de cohérence pour tirer profit de stratagèmes logiquement incompatibles, mais qui sont compatibles par la convergence de leurs effets, c'est-à-dire la radicalisation des maux que doivent supporter les hommes.

LA SUPERSTITION

Peut-être bien. Mais même si cela était vrai, je ne serais pas impressionnée pour si peu. Il en faut beaucoup plus pour me satisfaire. Ces maux, bien que considérables, n'ont nullement l'ampleur et l'intensité des maux que je suis capable de provoquer. Ils ne sont rien du tout, mais rien du tout, en comparaison d'eux ! J'en ai plus qu'assez de supporter ton prosaïsme et tes petits calculs de comptable ! On n'arrive à rien de grand, à rien de sublime en la matière, si l'on manque comme toi d'idéalisme, de vision, d'inspiration ! Il faut avoir le feu de l'enthousiasme pour exceller dans l'art de la torture physique et psychologique, et transformer le monde tout entier en un Enfer si atroce que les imaginations les plus folles et les plus perverses des théologiens et des poètes ne semblent que des jeux d'enfant en comparaison ! Et je suis la seule à avoir cette flamme divine !

LE TRAVAIL

Je vois que tu brûles d'envie de broser ce beau tableau. Ne te gêne surtout pas pour moi !

LA SUPERSTITION

Je rêve qu'un jour tous les hommes, entièrement sous mon emprise, se tourmenteront sans cesse eux-mêmes et les uns les autres, et deviendront les démons auxquels ils essaient désespérément et bêtement d'échapper ; que tout ce qui existe dans le monde – les phénomènes naturels et les phénomènes sociaux, les sentiments, les paroles fortuites, la moindre coïncidence – sera une occasion pour eux de délirer, c'est-à-dire de voir dans tout cela des signes annonciateurs de maux effroyables ou des promesses folles, qui engendreront des maux tout aussi effroyables, au lieu des biens promis ; et que même le sommeil, qui peut reposer et distraire des autres maux – des tiens, par exemple –, sera une occasion supplémentaire de tourmenter les hommes à l'aide de cauchemars terrifiants, de les terroriser davantage par les interprétations absurdes qu'ils pourront en faire, et de les faire sombrer dans une folie incurable, individuellement et collectivement.

Je rêve qu'un jour tous les espoirs des hommes seront superstitieux et engendreront des maux aussi grands que les craintes superstitieuses, en leur suggérant des moyens inefficaces de combattre les maux réels, en dénigrant, en cachant ou en entravant les moyens plus efficaces, et en les détournant des biens réels sous prétexte d'en chercher de véritables ou de plus grands, qui sont soit imaginaires, soit des maux ; que la capacité des hommes, déjà bien faible, à comprendre rationnellement ce qui se passe autour d'eux et en eux, se dégradera considérablement en raison de l'omniprésence de ces craintes et de ces espoirs délirants, ainsi que des maux qu'ils entraînent et des ténèbres dont ils les couvrent, au point qu'ils deviendront des bêtes apeurées, folles ou enragées, d'autant plus disposées à subir l'influence des craintes et des espoirs superstitieux ; que la Raison, qui seule pourrait lutter contre moi avec un certain succès, se verra attribuer par les hommes superstitieux des allures superstitieuses et les maux dont je suis pourtant l'unique responsable, et sera unanimement condamnée ; et que tous mes fidèles dévoués se donneront pour but ultime d'éteindre définitivement et par tous les moyens, chez eux comme chez les autres, la petite flamme vacillante qui brûle en eux et qui seule pourrait les éclairer.

Je rêve qu'un jour tous les hommes pourront être soupçonnés, accusés, condamnés et punis cruellement, après un procès sommaire ou absurde, puisqu'il ne suffira nullement d'agir et de parler conformément aux dogmes superstitieux en vigueur à tel ou tel endroit, mais de les croire vrais et d'en donner la preuve ; que même les croyants les plus orthodoxes ne seront pas davantage à l'abri que les hérétiques et les mécréants qui

adopteront les apparences extérieures de l'orthodoxie ; que les premiers, pour se protéger de soupçons et d'accusations ne valant nullement pour eux et pour montrer leur bonne foi, auront grand intérêt à accuser d'autres personnes, à tort ou à raison ; que les seconds, pour se protéger de soupçons et d'accusations pouvant valoir pour eux et pour feindre leur adhésion à des dogmes et des pratiques qu'ils désavouent et désapprouvent pourtant, auront aussi grand intérêt à accuser d'autres personnes, à tort ou à raison ; que même les mécréants alimenteront, en cultivant la crainte d'être persécutés chez les croyants orthodoxes comme chez les hérétiques, la folie superstitieuse qu'ils affectent de mépriser, de même que les haines qui en découlent ; et qu'en raison de l'escalade qui en découlera inévitablement, les mécréants vivront dans une crainte toujours grandissante des maux qu'il pourrait leur advenir, et finiront par devenir plus ou moins superstitieux, même s'ils continuent à rejeter les croyances superstitieuses qu'on voudrait leur imposer.

Je rêve qu'un jour le délire superstitieux s'affirmera pleinement dans toute sa diversité, sans pour autant abandonner ses prétentions démesurées à l'absolu, à l'universalité et à l'infailibilité, dans chacune des formes qu'il prendra ; que ce dogmatisme et ce fanatisme, alimentés par la lutte sans pitié opposant toutes les doctrines prétendument absolues, universelles et infailibles, prendront une ampleur et une intensité jamais vues ; que, si ces doctrines existent dans un même État, leurs fidèles persécuteront sauvagement les autres communautés de fidèles, sous prétexte de leur faire voir la Lumière et de sauver leur âme, ainsi que les membres appartenant à la même communauté qu'eux, sous prétexte d'éviter leur corruption et leur défection ; que, si l'une de ces doctrines l'emporte grandement sur les autres dans un État, elle s'imposera de la manière la plus drastique à tous les habitants, en plus de se tourner vers les autres États, pour faire la guerre aux doctrines superstitieuses concurrentes qui y existeront ; et que, comme cela est plus probable, les différents États se faisant le glaive de doctrines superstitieuses différentes, ou ces différentes doctrines superstitieuses en faisant d'États différents leur glaive, ne se contenteront pas de lutter ouvertement et directement les uns contre les autres, mais profiteront des dissensions religieuses internes aux États adverses, pour y provoquer des troubles, des révoltes et des guerres civiles.

Je rêve qu'un jour les chefs politiques, même s'ils sont incroyants, seront dans l'obligation d'utiliser des superstitions pour gouverner efficacement les masses ignorantes, et engendreront inévitablement les plus grands des maux pour eux-mêmes comme pour les gouvernés ; que si ces gouvernants veulent le malheur des hommes, les superstitions deviendront rapidement un instrument beaucoup trop puissant, dont ils pourront difficilement prévoir les effets, dont ils perdront le contrôle, et qui entraînera leur perte, pour tomber entre les mains de plus fous et de plus pervers qu'eux ; que s'ils veulent plutôt le bonheur des hommes, en plus de ne pas arriver à prévoir les effets des superstitions qu'ils

utiliseront et à les contrôler, ils corrompent l'intelligence et les sentiments de ceux qu'ils veulent aider, et ne les rendront que plus disposés à croire ceux qui voudront leur malheur et qui utiliseront les superstitions sans y croire, ceux qui voudront leur malheur en étant superstitieux, et ceux qui voudront leur bonheur en se trompant parce qu'ils sont superstitieux, et donc à obéir aveuglément à tous ces concurrents et usurpateurs potentiels ; et que ces chefs politiques, bienveillants ou malveillants, deviendront progressivement superstitieux s'ils gardent suffisamment longtemps le pouvoir, parce que les dangers auxquels ils s'exposent en gouvernant dans ce contexte les disposent aux craintes superstitieuses, sans compter que le fait de prétendre être les porte-parole et les exécuteurs de la volonté divine flatte leur vanité, et peut très bien leur monter à la tête et les disposer à se tromper eux-mêmes.

Enfin je rêve qu'un jour que le monde entier sera un grand champ de bataille où les fidèles des différentes superstitions s'empoisonneront, se défenestreront, se poignarderont, s'égorgeront, se mitrailleront et se bombarderont sans trêve les uns les autres ; que le monde tout entier sera un grand abattoir, où les vainqueurs du jour roueront, équarriront, pendront, décapiteront, fusilleront, gazeront et feront rôtir à petit feu les vaincus, afin de faire disparaître toutes traces de leur existence physique, et d'envoyer de manière expéditive leur âme en Enfer, pour qu'elle y subisse les tourments encore plus grands qu'on y lui réserverait, pour l'Éternité ; ou, mieux encore, que le monde tout entier sera une immense salle de torture, où les mêmes vainqueurs, trop cruels ou trop fous pour donner la mort même aux infidèles qui la leur demanderont, les affameront, les condamneront aux travaux forcés, les écartèleront, les écorcheront vifs, les brûleront au fer rouge, leur arracheront les dents et les ongles un à un, leur broieront ou leur arracheront la mâchoire, et les mutileront en leur coupant les oreilles, le nez, les joues d'une oreille à l'autre, la langue, les doigts, les paupières, les mamelons, les testicules, etc. ; et ce jusqu'à ce que les vaincus, ou d'autres fanatiques, mettent fin à leur domination et leur rendent la pareille, avec le sentiment d'être dans leur bon droit compte tenu des atrocités commises, et même d'avoir le devoir d'être encore plus cruels, pour faire payer au centuple à ces barbares, à ces serviteurs du Démon, tout ce qu'ils ont fait endurer à d'innocentes victimes ou, sacrilège suprême, aux fidèles de l'unique et véritable religion, aux serviteurs dévoués du seul Dieu !

LE TRAVAIL

Très bien ! Merveilleux ! Mais écoute bien ceci, car j'ai moi aussi mes rêves, qui ne sont pas moins sublimes et grandioses que les tiens.

Je rêve qu'un jour, plus proche qu'on ne croit, les hommes seront presque tous tellement diminués par leur labour et leur servitude

continuels qu'ils auront pris l'habitude d'en supporter les maux comme s'ils étaient une réalité inéluctable, et de se résigner à leur radicalisation et à leur expansion progressive comme s'il s'agissait là d'un phénomène naturel contre lequel on ne saurait rien faire, comme la pluie après le beau temps, ou comme la venue progressive de l'hiver après l'été ; qu'ils se contenteront des restes qu'on daignera encore leur donner comme compensation pour leurs peines, et d'un minable confort, de plus en plus menacé, qu'ils s'imagineront être les plus grands des biens et les seuls véritables, même s'ils sentiront de plus en plus que ceux-ci ne pourront jamais leur procurer un véritable bonheur ; et qu'ils en viendront, d'un commun accord, à valoriser cette lâcheté, cette résignation et cette étroitesse de l'intelligence et des sentiments à l'égard des maux et des biens, en les appelant sagesse et réalisme, comme si elles étaient les vertus morales et intellectuelles par excellence.

Je rêve qu'un jour les hommes, presque tous devenus des morts-vivants, seront tellement enfermés dans la petite réalité étriquée qu'implique l'esclavage généralisé, qu'ils en viendront à croire docilement et bêtement que c'est simplement là la condition humaine, et que tout ce qui en a différé au cours de l'histoire de l'humanité n'a été en fait que des légendes, que des anomalies, que des aberrations contre-nature qu'il ne faut surtout pas chercher à reproduire, sous la même forme ou en les adaptant à une nouvelle situation ; que tous les travailleurs bien asservis et bien tranquilles, des plus aisés jusqu'aux plus pauvres, auront une vive aversion pour tous ceux qui, plus lucides et recherchant la liberté et le bonheur, essaieront de les réveiller et de les secouer ; que ces masses anesthésiées et abruties se réjouiront de l'exclusion sociale ou de la répression de plus en plus violente – par des expulsions, des congédiements, la censure, le matraquage, le gazage, les arrestations, le passage à tabac, les condamnations, l'emprisonnement, etc. – de tous ceux qui oseront ne pas se contenter de la vie dont elles tentent de se satisfaire et de se croire satisfaites, et qui passeront par conséquent pour des égoïstes et des paresseux ne voulant pas faire leur juste part pour assurer la prospérité de la société et porter le fardeau collectif, pour des fous et des idéalistes ayant perdu tout contact avec la réalité, pour des illuminés qui voient des conspirations partout, pour de dangereux agitateurs qui corrompent la jeunesse et les bons travailleurs-contribuables et qui constituent une menace pour la Paix sociale et l'Ordre ; et que ces bêtes domestiquées continueront à patauger de leur propre gré dans la fange, sans se soucier le moins du monde que les chefs politiques, prétendument élus par elles et pour servir leurs intérêts, auront pour principale fonction de les tromper, de les asservir encore plus à quelques oligarques dont ils sont eux-mêmes les valets, et d'utiliser le pouvoir qu'ils détiennent pour soumettre les États qui contribuent à l'enrichissement et à la puissance d'oligarques concurrents, ou – encore pire – qui pourraient essayer d'échapper dans une certaine mesure à mon joug, ce par des pressions diplomatiques et économiques, par des invasions militaires, ou par des

guerres civiles qu'ils provoqueront, dans le but de justifier aux yeux des troupes d'esclaves des interventions militaires, censées avoir pour but de rétablir l'Ordre et la Paix, et de défendre les intérêts, les libertés et les droits des populations opprimées par quelque despote.

Je rêve qu'un jour les masses stupides et aveugles, jusque-là incapables ou refusant de concevoir que leur situation pourrait bien se détériorer considérablement – comme si celle-ci était plus ou moins immuable ou devait finir par s'améliorer d'elle-même après s'être dégradée quelque temps, comme le beau temps vient après la pluie, et le printemps vient après l'hiver – prendront conscience de tout ce qu'aura d'atroce et d'insupportable l'état ultime auquel j'aspire, lequel se sera réalisé sans heurts importants, en raison de leur indifférence, de leur passivité ou même de leur collaboration ; qu'elles seront paralysées par l'abattement et la stupeur, comme elles se sentiront, à juste titre, dépassées par des événements qu'elles n'attendaient pas, qu'elles croyaient impossibles, qu'elles ne comprendront donc pas, et sur lesquels elles ne pourront pas agir, même si elles le désiraient, étant privées du pouvoir nécessaire et habituées à obéir et non à se gouverner elles-mêmes ; et que, si la situation devient parfaitement insupportable et qu'il faut absolument faire *quelque chose*, elles n'en seront que plus disposées à croire les pires folies, et à obéir aveuglément aux idéologues ou aux chefs politiques qui les leur auront mises dans la tête, si bien qu'il en résultera des maux aussi grands ou plus grands que ceux qu'ils essaieront de fuir ainsi.

Enfin je rêve qu'un jour il n'y aura sur terre presque rien d'autres que des camps de travail forcé et de misérables esclaves, avec tout juste assez de maîtres pour les écraser, à l'aide de forces mercenaires qui seront payées avec une partie des fruits de l'esclavage qu'elles devront imposer par la peur et les armes ; que ces quelques rares oligarques démesurément riches en viendront à se faire la guerre de plus en plus ouvertement pour étendre leur pouvoir dans un État ou dans une région du monde, et en chasser leurs concurrents ; que les populations concernées, pour ne pas mourir de faim, de froid et de maladie, ou être massacrées, devront les servir comme esclaves ou s'embrigader sous leurs drapeaux, pour massacrer ou asservir leurs semblables, armés ou non ; et que ceux qui sont inaptes au travail forcé ou au combat, ou qui refusent de s'asservir et de combattre, devront cultiver à la sueur de leur front les mauvaises terres qu'on leur abandonnera peut-être, pour au final peut-être obtenir juste assez de pommes de terre, de carottes, de betteraves, de choux et de navets pour survivre, lesquels les bandes armées, mais aussi tous les misérables qui n'auront pas trouvé de maîtres qui voudront d'eux, ni de terre à cultiver, ou qui seront incapables de le faire, n'hésiteront certainement pas à voler, en usant de la force ou de la ruse.

LA SUPERSTITION

À ce qu'il me semble, ce serait là un contexte idéal pour envoyer quelques prophètes qui prétendraient être capables de sauver tous ces misérables, grâce à quelque nouvelle religion, ou en adaptant au goût du jour une ancienne religion. Certes, tes oligarques et leurs sbires ne manqueraient pas de les persécuter, s'ils n'avaient pas l'idée de faire d'eux leurs complices ou s'ils n'y parvenaient pas ; mais cela ne leur donnerait que plus d'influence sur les masses asservies, abêties et apeurées, de leur vivant ou après être devenus des martyrs.

LE TRAVAIL

Ainsi tu rêves de profiter de l'occasion pour me détrôner et prendre ma place !

LA SUPERSTITION

Je n'ai pas dit cela.

LE TRAVAIL

Non, pas tout à fait. Mais tu ne l'as pas moins pensé.

LA SUPERSTITION

Je le nie catégoriquement !

LE TRAVAIL

Mais comment m'en assurer ? Comment puis-je te faire confiance ? Comment puis-je raisonnablement espérer que tu seras une bonne collaboratrice, et que tu feras tienne la philosophie de mon entreprise ?

LA SUPERSTITION

Qu'importe ! J'ai ma fierté, et donc je n'ai pas l'intention de m'inféoder à toi.

LE TRAVAIL

Alors tu te condamnes à être marginalisée, et à voir ta puissance et ton influence diminuer de jour en jour. Car tu ne peux rien de grand sans mon

soutien. J'ai les hommes bien en main, et il est évident que, toute affaiblie que tu es, tu n'auras pas la force de me les prendre.

LA SUPERSTITION

Sache que je n'ai pas besoin de ton aide pour sortir de mon isolement et reprendre une vie plus active ; ce que tes insultes répétées et l'air hautain que tu adoptes à mon égard m'incitent d'ailleurs à faire dès maintenant. Ainsi je ne me contenterai plus des formes que j'ai prises par le passé et qui sont irrémédiablement discréditées aux yeux de beaucoup d'hommes ; et je tâcherai de me refaire une jeunesse en en prenant de nouvelles, plus adaptées au contexte actuel. Si bien que les hommes – même ceux qui se targuent d'être mes ennemis invétérés – ne pourront pas me reconnaître quand je porterai mes nouveaux habits, et deviendront même mes défenseurs. Que tu le veuilles ou non, tu devras bien reconnaître que je ne suis pas aussi affaiblie que tu te l'imagines, et que je suis toujours capable de faire souffrir les hommes de par ma seule puissance.

LE TRAVAIL

Ce ne sera toujours que des brouilles comparativement aux grandes choses que tu pourrais accomplir en collaborant étroitement avec moi. Mais je ne t'en tiens pas rigueur et je n'insiste pas davantage. D'ailleurs, tu devras te contenter du champ d'action que je te laisserai, et je saurai tirer habilement profit de tes actions, même si elles ne sont pas parfaitement coordonnées avec les miennes. Ne t'illusionne pas : tu auras de la prise seulement sur les formes d'opposition à l'ordre établi et aux divertissements moraux et spirituels qui sont intimement liés à elles. Alors, par tes efforts de faire souffrir les hommes, que parviendras-tu à faire, sinon à pervertir, à rendre inefficaces et à discréditer ces formes d'opposition ; et à rendre ces divertissements encore plus délirants et inoffensifs qu'ils ne le sont déjà ? Ainsi tes manigances auront pour principal effet de neutraliser les frustrations et les aspirations des travailleurs, et de leur fournir une évasion capable de les distraire du travail et de les préparer à mieux y retourner. Si bien que j'aurai toujours le monopole de tout ce qui est ou de tout ce qui passe pour réaliste et raisonnable, et que mon empire sur les hommes s'en trouvera plus grand et affermi.

LA SUPERSTITION

C'est ce qu'on verra. Mais peut-être saurai-je aussi tirer profit de ces effets de mes actions...

LE TRAVAIL

Je vois que nos négociations n'avancent plus et que, pour l'instant, il est impossible de conclure une entente avec toi. Si jamais tu changes d'idée, tu pourras toujours venir me voir, et je t'accueillerai les bras ouverts.

LA SUPERSTITION

N'y compte pas !

LE TRAVAIL

Alors je te fais une autre proposition : celle de concentrer l'essentiel de nos forces, malgré nos différends, à combattre, à affaiblir et à corrompre nos ennemis communs, c'est-à-dire ceux qui veulent le bonheur des hommes. Dans ce but, me permettras-tu de t'offrir de temps à autre des subsides, pour te soutenir dans ta lutte contre eux ? Ton zèle pour t'acquitter de la mission que t'auraient donnée les Dieux te rendra-t-il insensée au point de refuser une offre aussi raisonnable et aussi charitable ?

LA SUPERSTITION

Nullement. J'accepte cette offre justement en raison de mon zèle. Sous aucun prétexte les hommes ne doivent devenir heureux en raison de nos désaccords. Je frémis d'effroi à la seule idée que la Liberté et la Raison, pour ne nommer qu'elles, pourraient profiter de nos divisions !

Je précise toutefois que j'utiliserai tes aumônes comme bon me semblera, car je me considère comme l'unique juge de ce qu'il faut faire ou ne pas faire pour réaliser mes bonnes œuvres. Peu importe aux Dieux que je sers et à moi-même d'où provient cet argent, pour autant qu'il soit utilisé pour l'avancement de ce que nous savons être la plus noble des causes !

LE TRAVAIL

Je m'en réjouis. Ceci dit, assez parlé ! N'avons-nous pas déjà perdu trop de temps à discuter de la sorte ? Les hommes ne s'en portent malheureusement que mieux quand nous disputons et quand nous cessons de nous occuper d'eux, alors que c'est pourtant notre devoir de ne pas les lâcher, ne serait-ce qu'une minute. Comme on dit, il est grand temps de passer à l'action.

LA SUPERSTITION

Amen !

Septembre 2015